

Dossiers et documents d'Izieu

Concours National
de la Résistance et de la Déportation
Session 2009

« Les enfants et les adolescents dans le système concentrationnaire nazi »

Les enfants juifs déportés dans les camps d'extermination nazis sont systématiquement sélectionnés pour être assassinés, sauf rares exceptions. En 1943, Heinrich Himmler, chef de la SS, justifiait froidement cette politique génocidaire :

« Je pense qu'il n'y aurait pas de justification à l'extermination des hommes si on autorisait leurs vengeurs, sous la forme de leurs enfants, à grandir au milieu de nos fils et petits-fils. »

Aux environs de la colonie d'Izieu, 26 mars 1944, douze jours avant la rafle.

De gauche à droite. À l'arrière-plan : Egon Gamiel, Elie Benassayag, Claude Levan-Reifman, Joseph Goldberg (?), deux enfants non identifiés ;

au centre : Jacob et Esther Benassayag, Sarah Szuklaper, Hans Ament ;

au premier plan : Paula Mermelstein, Nina Aronowicz, Martha Spiegel, Gilles Sadowski.

© Maison d'Izieu / Coll. Marie-Louise Bouvier.



Durant la Seconde Guerre mondiale, la présence d'enfants dans les camps de concentration nazis est le résultat de situations particulières et exceptionnelles. Ainsi, il y a des enfants et des adolescents dans un nombre limité de camps. On entend par « enfants », ceux âgés de 0 à 14 ans, et par « adolescents », ceux âgés de 14 à 18 ans.

L'univers concentrationnaire concerne les opposants politiques, les résistants, des soldats comme les soviétiques mais aussi des prisonniers de droit commun, les homosexuels, les témoins de Jéhovah... Il s'agit essentiellement d'adultes, hommes ou femmes, et parfois d'adolescents, détenus dans des conditions inhumaines et voués lentement à la disparition.

Les enfants ciblés par les politiques génocidaires orchestrées par l'Allemagne nazie ne sont pas dirigés vers les camps de concentration mais vers des centres d'extermination où ils sont assassinés. Ces politiques génocidaires visent trois catégories de populations : les handicapés et malades mentaux, les Juifs et les Tziganes. Ils sont tués non pas pour ce qu'ils ont fait, mais pour ce qu'ils sont, d'où l'extermination systématique des enfants. Les premières victimes sont les handicapés. Entre août 1939 et août 1941, sous le nom de code « Action T 4 », plus de 100 000 personnes, dont 5 000 nouveaux-nés, sont assassinées. À partir de l'année 1942, ce sont les mêmes équipes criminelles qui mettent en place les chambres à gaz des camps d'extermination pour tuer les Juifs et les Tziganes d'Europe.

Les historiens estiment le nombre d'enfants victimes du génocide à plus de 1 250 000. Dans *L'enfant et le génocide*, Catherine Coquio souligne que « ce chiffre désigne une certaine communauté de destin : celle qui fit qu'un jour certains enfants, désignés par une théorie folle,urent respirer un gaz mortel dans un camion ou une « salle de douches », ou périr fusillés au bord d'une fosse. Pour une minorité d'entre eux, ce destin fut la survie. Mais s'il n'était pas tué ou caché, l'enfant raflé était réduit à l'état de force de travail, de matériau médical ou parfois d'objet sexuel. Son enfance était en tout cas méthodiquement niée ».

En France, les enfants juifs et tziganes ont vécu parfois plusieurs mois dans les camps d'internement français où les conditions de vie étaient déplorables et la mortalité importante.

La Maison d'Izieu fait le choix d'étudier le sort des enfants juifs à travers la politique antisémite de Vichy, en prenant l'exemple de deux familles juives dont les enfants ont été internés dans des camps français, puis recueillis à la « Colonie d'Enfants Réfugiés » d'Izieu avant d'être déportés à l'Est.

Nous nous attarderons ensuite sur le cas des enfants juifs et tziganes au KL d'Auschwitz-Birkenau ainsi que la présence d'enfants soviétiques et polonais catholiques.

Nous aborderons quelques parcours très exceptionnels d'enfants juifs détenus dans des camps de concentration nazis comme ce fut le cas de Thomas Geve à Auschwitz ou des enfants juifs de Bergen-Belsen déportés et internés avec leur mère, épouse de prisonnier de guerre.

L'internement et l'abandon des enfants juifs par Vichy	3
Le sort des enfants juifs dans l'Europe nazie	
<i>L'exemple des enfants d'Izieu : deux itinéraires</i>	6
<i>De la rafle à l'assassinat</i>	9
<i>Les enfants au KL Auschwitz-Birkenau</i>	12
Exceptions	
<i>Thomas Geve</i>	16
<i>Les enfants de Bergen-Belsen</i>	19

L'internement et l'abandon des enfants juifs par Vichy

Fin 1940, dotée de lois antisémites, l'administration française exclut et interne dans des «camps spéciaux» une partie des Juifs de France, principalement des étrangers. Les conditions de vie y sont désastreuses. À l'été 1942, le régime de Vichy va livrer aux nazis des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants juifs. Au total 76 000 Juifs ont été déportés de France. Parmi ces personnes, 11 516 enfants dont un peu moins de cent reviendront des camps. Environ 8 000 d'entre eux sont étrangers ou nés de parents étrangers. 6 000 enfants, soit plus de la moitié, ont été arrêtés par des policiers ou des gendarmes français avant d'être livrés aux nazis.

Vichy: la fin de la République

Le 22 juin 1940 l'armistice est signé entre la France et l'Allemagne. Les conditions sont très dures. La France est coupée en deux par une ligne de démarcation. Au nord, les deux tiers de son territoire sont occupés par les Allemands ; au sud, la zone est non occupée et conserve les attributions d'un État souverain. Le gouvernement, installé à Vichy, convoque le Sénat et la chambre des députés qui votent, le 10 juillet, les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. C'est la fin de la République au profit d'un régime autoritaire dirigé désormais par les différentes mouvances de l'extrême droite française. Deux ennemis principaux sont alors désignés : les Juifs et les étrangers, les premiers étant le plus souvent confondus avec les seconds. Ainsi, le régime de Vichy se fait l'héritier d'une vieille tradition antisémite française mais aussi d'une xénophobie, très vivace dans les années trente, avivée par la guerre et la défaite.

Des lois antisémites françaises

Le 27 septembre 1940, l'occupant allemand fait édicter la première ordonnance antijuive qui prévoit, entre autres, le recensement et l'apposition du tampon «Juif» sur la carte d'identité des personnes juives. En écho à cette loi, le gouvernement de Vichy, de sa propre initiative, sans attendre les pressions allemandes,



Internés juifs au camp de Rivesaltes rassemblés en vue de leur déportation vers Drancy puis Auschwitz, novembre 1942.

© Mémorial de la Shoah / CDJC / Coll. Bohmy-Reiter

promulgue les premières lois antisémites, le 3 octobre 1940. Première loi raciste, d'une longue série, l'article premier stipule que : « Est regardé comme Juif, pour l'application de la présente loi, toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint lui-même est Juif. » Les Juifs n'ont plus le droit d'être enseignant, haut fonctionnaire, rédacteur de journaux... La loi fait des Juifs un groupe à part. Après avoir désigné qui est Juif, il s'agit très vite d'exclure une partie d'entre eux. Ainsi, le 4 octobre 1940, les préfets ont le pouvoir d'interner des «étrangers de race juive» dans des «camps spéciaux».

Des camps français

Créé sous la III^{ème} République pour interner les réfugiés de la guerre d'Espagne et les exilés allemands et autrichiens, le système des camps est mis, par Vichy, au service de l'antisémitisme d'État. 93 camps principaux sont alors en activité. Dans ces «camps de la honte», les conditions de vie sont dégradantes. La dignité des internés est bafouée. Des milliers de personnes souffrent du grand froid en hiver, de la chaleur insoutenable en été, du manque dramatique d'hygiène, de la promiscuité et de l'isolement.

Les plus jeunes et les plus âgés sont les premiers à mourir de «la maladie de la faim». Dans ces conditions effroyables, plus de 3 000 personnes succombent. En Février 1941, le



Enfants juifs internés au camp de Rivesaltes.

nombre total d'internés étrangers dans les camps du sud de la France est de 47 000 dont 40 000 internés juifs. Lorsqu'elle arrive, en novembre 1941, au camp de Rivesaltes, Friedel Bohny-Reiter, infirmière du Secours suisse aux enfants, écrit à propos des enfants : *"Manger à leur faim, ils n'ont que cette obsession en tête dès le lever du soleil et celle-ci ne la quittera plus jusqu'au soir, les empêchant même de dormir."* C'est dans ce contexte d'exclusion et d'enfermement que plusieurs familles des enfants d'Izieu originaires de l'est européen (Allemagne, Pologne...) et de la Belgique, venues en France dans l'entre-deux guerres, se retrouvent internées, notamment dans les camps de Gurs, d'Agde, des Milles ou de Rivesaltes. En zone occupée, les Juifs subissent à la fois la législation de Vichy mais aussi celle de l'occupant allemand qui promulgue des ordonnances qui s'attaquent directement aux libertés individuelles. À partir de mai 1941, les premières rafles vont alimenter les camps de la région d'Orléans (Pithiviers, Beaune-la-Rolande) puis à partir d'août, le camp de Drancy au nord-est de Paris.

La collaboration meurtrière de l'été 1942

Au printemps 1942, les nazis appliquent la « Solution finale » dans toute l'Europe. Le 29 mai, une

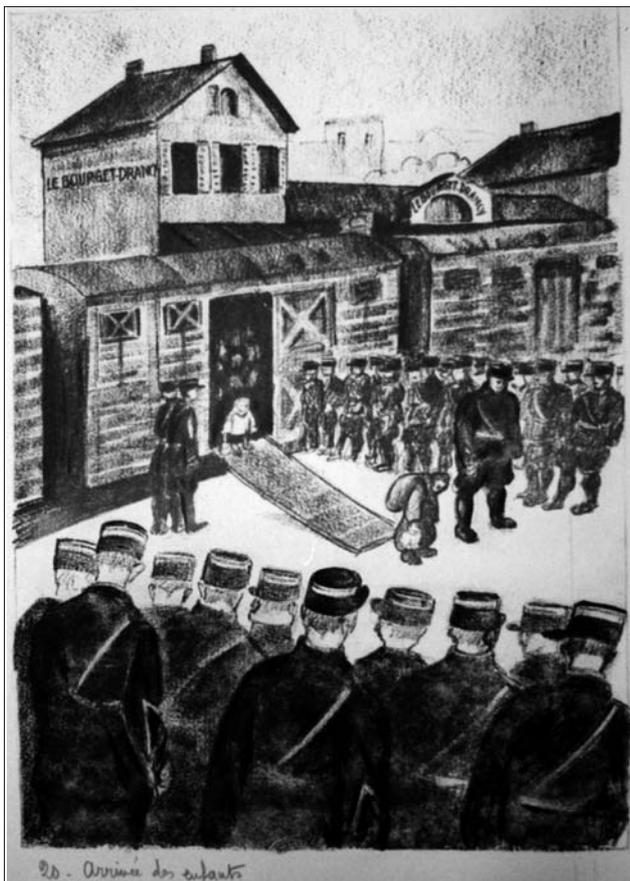
ordonnance allemande rend le port de l'étoile jaune obligatoire pour les Juifs de plus de 6 ans. En juin, pour la première phase de l'opération en France, les nazis fixent à 100 000 le nombre de Juifs à trouver en zone non occupée et en zone occupée. Le 2 juillet, René Bousquet, secrétaire général à la police de Vichy, négocie avec les responsables de la police allemande un accord pour leur livrer 10 000 Juifs de zone non occupée et 20 000 Juifs de zone occupée. Une collaboration meurtrière entre le régime de Vichy et les Allemands commence. Le 3 juillet, à Vichy, en Conseil des ministres, Laval et Pétain entérinent en partie cet accord. Arrestations, livraisons, déportations : l'été 1942 est le théâtre d'un véritable désastre humain. En zone occupée, les 16 et 17 juillet, à Paris, la police française organise « la rafle du Vél' d'Hiv' ». Elle procède à l'arrestation de 13 152 personnes dont 4 115 enfants, puis les regroupe au Vélodrome d'Hiver et au camp de Drancy, encore sous administration française. En zone non occupée, dans la première quinzaine d'août, la gendarmerie française supervise l'opération. Entre le 6 et le 13 août, elle livre aux nazis 3 472 Juifs puisés dans les camps d'internement qui sont de véritables « réservoirs » pour la déportation. Ils sont alors conduits à Drancy puis déportés à Auschwitz. Toujours en zone non occupée, la

police organise la grande rafle du 26 août. Au total, 6 584 personnes sont arrêtées. La France non occupée est la seule zone en Europe où les autorités compétentes livrent de leur propre initiative des Juifs aux nazis alors même que l'armée allemande n'occupe pas cette partie du territoire.

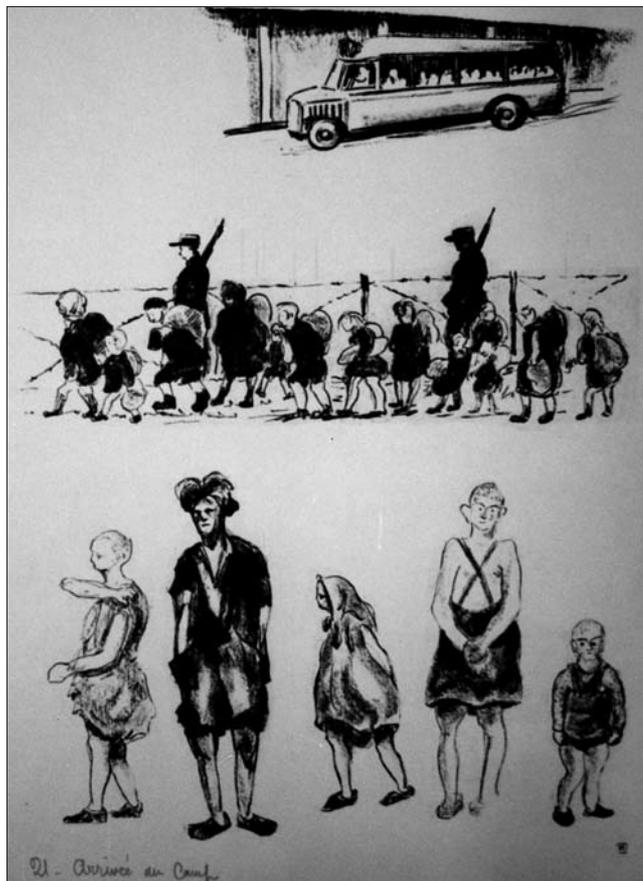
Les conditions de vie des enfants sans parents

Dans un premier temps, les nazis excluent provisoirement de la déportation les enfants de moins de 16 ans car ceux-ci risquaient de retarder la mise en place de la chaîne de l'extermination. Au mois d'août 1942, quelques 4 000 enfants âgés de deux à douze ans se retrouvent internés sans leurs parents dans les camps du Loiret de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande ainsi qu'à Drancy. L'administration française de ces camps est très vite débordée.

Interné à Drancy, Georges Wellers est témoin des conditions de vie catastrophiques de ces orphelins : *« Les enfants se trouvaient par cent dans les chambrées. On leur mettait des seaux hygiéniques sur le palier, puisque nombre d'entre eux ne pouvaient descendre le long et incommode escalier pour aller aux cabinets. Les petits, incapables d'aller tout seuls, attendaient avec désespoir l'aide d'une femme volontaire ou d'un autre enfant. C'était l'époque de la soupe aux choux à Drancy. Cette soupe n'était pas mauvaise, mais nullement adaptée aux estomacs enfantins. Très rapidement, tous les enfants souffraient d'une terrible diarrhée. Ils salissaient leurs vêtements, ils salissaient les matelas sur lesquels ils passaient jour et nuit. Faute de savon, on rinçait le linge sale à l'eau froide et l'enfant, presque nu, attendait que son linge fût séché. Quelques heures après, un nouvel accident, tout était à recommencer. Les tout-petits ne connaissaient souvent pas leur nom, alors on interrogeait leurs camarades, qui donnaient quelques renseignements. Les noms et prénoms ainsi établis, étaient inscrits sur*



Mémorial de la Shoah CDJC / Georges Horan



Mémorial de la Shoah CDJC / Georges Horan

Estampes de Georges Horan. Arrivée des enfants internés au camp de Drancy à la gare du Bourget-Drancy (G.). Arrivée d'enfants au camp de Drancy (D.)

un petit médaillon de bois [...] Chaque nuit de l'autre côté du camp, on entendait sans interruption les pleurs des enfants désespérés et, de temps en temps, les appels et les cris aigus des enfants qui ne se possédaient plus. »

La déportation des enfants

Complètement submergée, l'administration de Vichy cherche à se débarrasser de ces orphelins. Pour cela, elle fait appel aux Allemands. À la surprise des nazis, ce sont les autorités françaises qui, les premières, souhaitent que les enfants soient inclus dans les convois de déportation. Dans une note du 6 juillet 1942 adressée à Berlin, Théo Dannecker, le chef de la section anti-juive de la Gestapo en France, avertit ses supérieurs que « Le président Laval a proposé, à l'occasion de la déportation des familles juives de la zone non occupée, de déporter également les enfants de moins de 16 ans. »

Après un temps de réflexion,

le 20 juillet, Adolf Eichmann, chargé des affaires juives au sein de la Gestapo du Reich, donne son accord. Fin juillet, un compte-rendu du Conseil des ministres du gouvernement de Vichy indique que « Dans une intention d'humanité, le chef du gouvernement a obtenu – contrairement aux premières propositions allemandes – que les enfants y compris ceux de moins de 16 ans, soient autorisés à accompagner leurs parents (dans les convois de déportation) » Ainsi, le convoi n° 19, du 14 août, emporte avec lui 80 enfants de moins de douze ans comme le stipule un télex nazi : « Le 14.8.1942, à 8h55, le convoi n° D 90114 a quitté la gare du Bourget-Drancy en direction d'Auschwitz avec 1 000 juifs en tout (parmi eux pour la première fois des enfants) ».

Pour la seule année 1942, plus de 6 000 enfants juifs sont déportés à Auschwitz.

Georges Wellers a décrit le sort tragique réservé à ces enfants juifs :

« Ils ne restèrent pas longtemps à Drancy. Deux ou trois jours après leur arrivée, la moitié des enfants quittait le camp, en déportation, mélangés à 500 grandes personnes étrangères. Deux jours plus tard, c'était le tour de la seconde moitié. [...] Le jour de la déportation, les enfants étaient réveillés à cinq heures du matin [...] Réveillés brusquement dans la nuit, morts de sommeil, les petits commençaient à pleurer et, petit à petit, les autres les imitaient. Ils ne voulaient pas descendre dans la cour, se débattaient, ne se laissaient pas habiller. Il arrivait parfois que toute la chambrée de 100 enfants, comme pris de panique et d'affolement invincibles n'écoutaient plus les paroles d'apaisement des grandes personnes incapables de les faire descendre: alors on appelait les gendarmes qui descendaient sur leurs bras les enfants hurlant de terreur. [...] Ainsi il a été déporté de Drancy en deux semaines 1 000 enfants sans parents. Cela se passait dans la seconde moitié du mois d'août 1942. »

Le sort des enfants juifs dans l'Europe nazie

Selon la politique génocidaire nazie, tous les Juifs doivent mourir, y compris les enfants. Aucun ne doit être épargné. Dès la seconde moitié de l'année 1941, les Juifs sont tués dans les ghettos ou par des unités de tueries mobiles ; à partir de 1942 ils sont déportés en Pologne vers six centres d'extermination. Au total, ce sont plus de 1 250 000 enfants juifs qui perdent la vie. En pourcentage, cela signifie, qu'à la Libération, il ne reste plus en Europe que 6 à 11% d'enfants juifs survivants.

Les deux études suivantes permettent de saisir la spécificité du sort des enfants juifs dans l'Europe nazie. La première concerne le destin tragique et symbolique de deux familles juives de France d'origine étrangère, dont les jeunes enfants et les adolescents sont arrêtés à Izieu puis déportés. La seconde aborde le sort des enfants au camp d'Auschwitz, symbole de la politique nazie d'extermination.

L'exemple des enfants d'Izieu: deux familles, deux itinéraires

ARNOLD HIRSCH ET SON COUSIN EGON GAMIEL

Egon-Heinrich Gamiel, fils unique de Ernest Gamiel (né le 15 octobre 1904) et de Gertrude née Harf (le 19 mars 1904) et Arnold Hirsch, fils de Max Hirsch (né le 8 octobre 1898) et de Ida née Harf (le 3 décembre 1900) sont deux cousins. Ils font partie des enfants qui ont trouvé refuge dans la colonie d'Izieu où ils séjournent à partir de juin 1943. Tous deux sont arrêtés par les Allemands le 6 avril 1944 et conduits à Drancy pour être déportés. Mais, tandis que Egon-Heinrich, 10 ans, déporté par le convoi n° 71 est assassiné à Auschwitz, Arnold, 17 ans, est considéré comme un adulte et partage avec son ami Théo Reis et Miron Zlatin, le directeur de la colonie, le sort des hommes du convoi n° 73 dirigé vers la forteresse de Reval en Estonie.

Allemagne : exclusion et persécutions

Ernest Gamiel et Max Hirsch sont agriculteurs à Argenschwang, village du Palatinat. Jusqu'à l'arrivée au pouvoir d'Hitler et la promulgation des lois antijuives dès avril 1933, les membres de leurs familles sont citoyens allemands à part entière.

Ils sont ensuite peu à peu marginalisés. Pour les enfants juifs, l'exclusion se manifeste notamment à l'école. Arnold né le 23 mars 1927 est chassé de sa classe et doit aller suivre les cours dans un établissement juif de Mayence. Les parents dépossédés et ruinés dépendent désormais de l'assistance des organisations juives. Néanmoins attachés à leur patrie et persuadés que Hitler ne se maintiendra pas longtemps au pouvoir, ils ne se décident à émigrer qu'au printemps 1940. Les familles Gamiel et Hirsch franchissent illégalement la frontière française distante d'une centaine de kilomètres.

Les camps français

Les autorités françaises de Vichy se méfient de plus en plus des étrangers. Les deux familles sont internées à Gurs comme beaucoup de citoyens allemands et ex-autrichiens en tant que « ressortissants d'un état ennemi ». Elles y rejoignent les républicains espagnols vaincus et les militants des Brigades internationales internés à partir d'avril 1939. Les conditions de logement

sont rudimentaires : dans les baraques, ni châlit, ni table, ni banc. Les pièces sont bondées, les paillasses sont sales et souvent humides. Le terrain est marécageux et impraticable par temps de pluie : « Dès que l'on quittait la baraque, on s'enfonçait jusqu'aux chevilles dans un sol spongieux... Lorsqu'on pénétrait dans l'îlot, le combat commençait... d'autant plus inégal que nos chaussures de ville n'étaient pas de taille à lutter contre un sol aussi sauvage. La boue pénétrait partout et laissait le pied complètement trempé » (Eugen Neter). L'hygiène et les soins sont inexistant : en 1940, on compte un personnel de santé pour 1 846 détenus en juin et un pour 3 039 en décembre. Après plusieurs mois d'internement, les deux familles voient arriver dans le camp des Juifs de Bade et du Palatinat expulsés lors de l'opération Burckel-Wagner du 22 octobre 1940. Léon Moussinac, écrivain communiste interné au camp, note dans son journal : « 25 octobre. Nous n'avons pas pu dormir. Toute la nuit ont circulé des camions amenant des Juifs. Quelle tristesse et, au fond de nous, quelle révolte!... Un spectacle lamentable. On apercevait des vieillards qu'il fallait porter. »

Elles sont ensuite transférées au camp des Milles (pour les hommes) et dans le camp annexe de l'hôtel Bompard de Marseille (pour les femmes et les enfants), dans l'attente d'un départ outre-mer.

Ernest et Gertrude Gamiel ainsi que Max et Ida Hirsch sont déportés par le convoi n° 20 du 17 août 1942.

Arnold et son cousin Egon-Heinrich restent au centre Bompard. Ils ne connaissent personne en France, parlent à peine le français et n'ont aucune ressource.

Un refuge temporaire

Ils arrivent à Izieu en juin 1943. Arnold est un des rares enfants à posséder une fausse identité, Jean-Pierre Barreau. Paul Niedermann, Henry Alexander, Fritz Loebman, Théo Reis et lui constituent le groupe des grands, tous allemands. Ils sont formés aux travaux manuels et agricoles par Miron Zlatin. Arnold se lie d'amitié avec Théo.

Paul Niedermann et Henry Alexander, deux survivants se souviennent :

« J'ai eu relativement peu de contacts, notamment avec les petits. Par contre, ce qui reste dans mon esprit tout le temps, c'est le soir, sur les marches d'escalier, devant la maison, autour de la fontaine et sur la fameuse terrasse où tant de photos ont été prises. On parlait de l'après-guerre, où on se rencontrerait, ce qu'on voudrait faire. [...] J'ai fait là la connaissance de Paulette Pallarès [...] »



© Maison d'Izieu / Coll. succession Sabine Zlatin

Colonie d'Izieu. Été 1943.
De gauche à droite : Théo Reis, Arnold Hirsch, sur le vélo de Miron Zlatin.

« Elle était lycéenne, elle avait un an de plus que moi, elle était venue passer des vacances à Izieu pour aider justement les moniteurs avec les petits. J'avais plutôt des contacts avec Paulette, avec Henry, avec Arnold et Théo, et nous étions les grands, nous étions un groupe à part. » (Paul Niedermann).

« Est-ce qu'on parlait de nos parents ou de notre passé, de choses comme ça ? Je sais qu'on parlait de l'avenir, qu'on avait beaucoup d'espoir. On parlait d'un avenir, qu'on allait se marier, créer des familles ; mais Théo et moi, on savait qu'on n'allait plus revoir nos familles ou que, si on allait les revoir, c'était par un miracle. » (Henry Alexander)

« On a parlé quelquefois de nos familles et là, c'était beaucoup plus pénible parce que moi, je savais par un ami polonais, depuis le mois de janvier 1943, que les gens

avaient été déportés en Pologne et qu'on tuait là-bas. Je ne savais pas ni comment ni où, je n'avais jamais entendu parler d'Auschwitz ni de chambre à gaz ni de four crématoire, mais je savais qu'on tuait et je savais que je ne reverrais plus mes parents, qu'il n'y avait pratiquement aucune chance. » (Paul Niedermann)

MINA ET CLAUDINE HALAUNBRENNER

En novembre 1943, après avoir subi les persécutions antisémites de Vichy, notamment l'internement dans des camps français, Mina et Claudine Halaunbrenner arrivent à Izieu par le Réseau Garrel. Éloignées de leur famille, elles connaissent néanmoins quelques mois de répit à la colonie. Elles font partie des 44 enfants juifs raflés le 6 avril 1944 par des soldats allemands sur ordre de la Gestapo. Déportées comme 11 516 enfants juifs de France, elles sont assassinées à Auschwitz.

Toutes deux étaient nées à Paris (4^{ème} arrondissement) le 25 juin 1935 et le 2 avril 1939 dans une famille d'origine polonaise immigrée en 1930-31.

De Pologne à Paris

En 1930, leur père Jacob (né le 21 juillet 1902), poussé par la misère et l'antisémitisme, quitte Drohobycz en Pologne pour venir s'installer à Paris. La France est alors accueillante pour les étrangers à qui elle offre hospitalité et travail. Jacob est artisan boulanger. Il fait venir son épouse Ita-Rosa (née Hoffner le 7 août 1904) et leur fils Léon (né le 21 avril 1929).

De 1931 à 1942, la famille vit à Paris. Quatre autres enfants naissent : Alexandre le 28 octobre 1931, Mina le 25 juin 1935, Claudine le 2 avril 1939 et Monique le 5 décembre 1941. Les plus grands fréquentent l'école communale de la rue des Hospitalières Saint Gervais (4^{ème}).

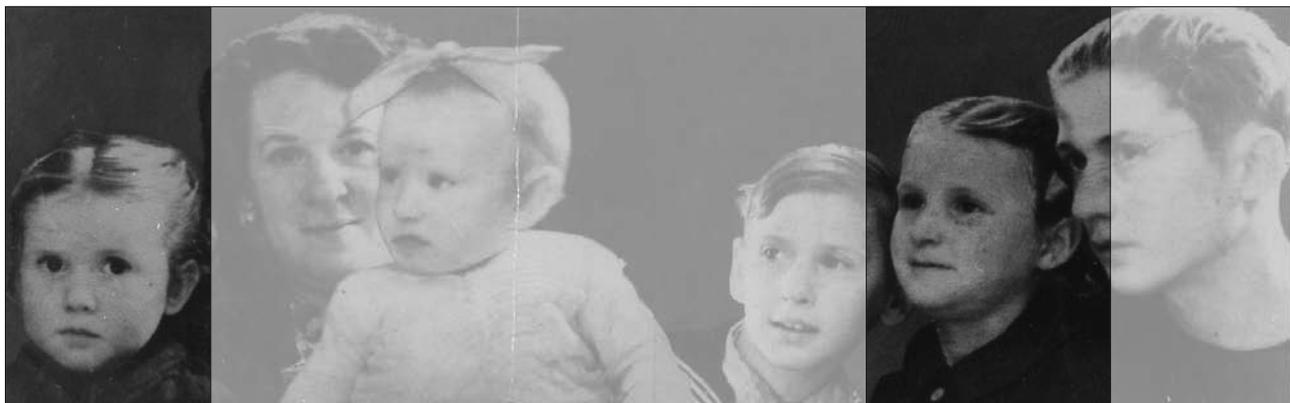
Peu à peu, en raison de difficultés économiques, sociales et politiques, la xénophobie et l'antisémitisme se

développent et rendent l'intégration des étrangers plus compliquée. Malgré des démarches répétées, bien que parents d'enfants français, Jacob et Ita-Rosa ne parviennent pas à obtenir la nationalité française.

Jacob participe aux luttes syndicales et, en 1936, s'enthousiasme pour le Front populaire. Lorsque la France entre en guerre, il s'engage comme volontaire dans l'armée française.

Les persécutions françaises

Le 10 juillet 1940, le maréchal Pétain obtient les pleins pouvoirs et installe un régime autoritaire. Il promulgue le premier statut des Juifs les 3 et 4 octobre et prévoit l'internement des étrangers « de race juive » dans des camps spéciaux en zone libre. La rencontre de Montoire



© collection Alexandre Halaubrenner

Mère et enfants Halaubrenner. De gauche à droite: Claudine, Ita-Rosa la mère avec Monique, Alexandre, Mina et Léon Halaubrenner.

officialise la collaboration de l'État français avec l'Allemagne. Les mesures antisémites s'accroissent et s'aggravent. À partir de juin 1942, les parents, Léon, Alexandre et Mina doivent porter l'étoile jaune (port obligatoire dans la zone occupée pour tous les Juifs de plus de 6 ans) et vivent dans la peur des rafles. En juillet, Ita-Rosa et ses enfants échappent à la rafle du Vel' d'Hiv'. Jacob a déjà gagné la zone libre.

Début octobre 1942, il organise la venue de sa famille en zone libre. Le 8, pour 70 000 francs, un passeur prend en charge la famille à son domicile et la conduit à Montbron, près d'Angoulême, où Jacob l'attend dans un hôtel. Le 16, les gendarmes opèrent un contrôle de papiers; tous les pensionnaires de l'hôtel sont conduits à la gendarmerie. Ayant franchi clandestinement la ligne de démarcation, Ita-Rosa et sa famille sont sanctionnées par une mesure administrative d'internement dans le « centre de séjour surveillé de Nexon ». Bien qu'étant en règle, Jacob choisit de partager leur sort. Comme le souligne un rabbin dans son rapport de début novembre, la famille Halaubrenner se trouve « dans le dénuement le plus complet ».

Le 3 novembre, ils sont dirigés en train vers le camp de Rivesaltes où ils arrivent le 4. Alexandre se souvient : « C'était l'enfer Rivesaltes, vraiment, vraiment, vraiment très dur ». La famille est dispersée : Jacob doit quitter le camp pour intégrer un GTE (Groupement de Travailleurs Étrangers) à Arles sur Tech, Léon et Alexandre sont dans une baraque, Mina et Claudine dans une autre avec Monique et leur maman. Le 25, après la liquidation de Rivesaltes, Ita-Rosa et ses enfants sont transférés au camp de Gurs. Ils sont placés à l'îlot M, « Maternité-infirmerie », à l'extrême nord du camp face à l'îlot de représailles et à 400 mètres du cimetière. Léon et Alexandre sont à

nouveau séparés de leur mère et de leurs soeurs et dirigés vers l'îlot A distant de 1 km. Les conditions de vie sont très pénibles, sans hygiène et avec une nourriture insuffisante. Avec la complicité de Léon, Alexandre s'échappe du camp en compagnie d'un jeune gitan pour rapporter des provisions que lui donnent les paysans. La famille Halaubrenner est pratiquement sans nouvelles de Jacob déplacé dans plusieurs GTE du sud-ouest.

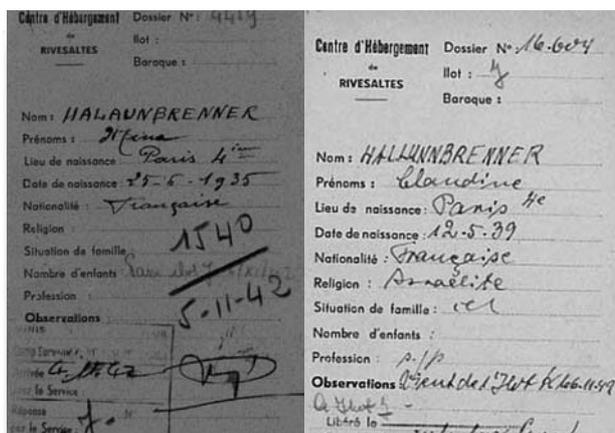
À partir de mai 1943, Jacob essaie de faire libérer sa famille. Le 30, il est incorporé au 972^{ème} GTE du fort de Chapoly et détaché à l'entreprise ferroviaire Badan à Givors, dans la région lyonnaise. Le 21 août, il parvient à passer un contrat de six mois avec les Textiles artificiels du sud-est à Vaulx en Velin.

Le 25 août, Ita-Rosa et ses enfants sont libérés et partent à leurs frais pour Grigny où ils doivent se présenter au Commissariat de Police pour régulariser leur situation. Toute la famille réunie se rend à Villeurbanne où elle va loger chez le cousin Joseph au 14 rue Pierre Loti. Leur installation est suivie par l'Administration française. Léon trouve un travail dans un laboratoire.

Les persécutions allemandes

Début octobre 1943, Jacob manque son travail; sanctionné, il doit réintégrer le fort de Chapoly où il est emprisonné. Il est libéré le 23 et rentre à son domicile accompagné

par Alexandre. En arrivant à 11h, il y trouve Barbie et deux hommes. En fait, ils attendent Joseph qu'ils recherchent comme membre du réseau Carmagnole et Liberté parvenu à s'échapper après avoir été arrêté. Jacob est soumis à un long interrogatoire et à des menaces devant sa femme et ses enfants. À 18 h 30, Léon rentre de son travail. Malgré



Fiches d'internement au camp de Rivesaltes

Archives départementales des Pyrénées-orientales

Izieu

l'opposition et les cris de sa mère, Léon et son père sont emmenés en voiture.

Le lendemain, Ita-Rosa et ses enfants échappent à la Gestapo et se réfugient dans une chambre transformée en synagogue, au 118 rue Duguesclin à Lyon, où le rabbin Rappaport les disperse dans différentes familles puis les réunit dans un couvent.

Le 6 novembre 1943, Mina et Claudine sont emmenées à Izieu. Monique est placée dans une pouponnière à Saint Cyr au Mont d'Or. Alexandre et sa mère vont d'hôtel en hôtel puis ils trouvent un logement à Villeurbanne, 71 rue du Tonkin. Ils survivent en vendant les gâteaux que confectionne Ita-Rosa.

Fin novembre, ils reçoivent la première lettre de Mina inscrite au cours préparatoire dans la classe de la colonie. Début décembre, des nouvelles de Léon arrivent du fort Montluc par une carte de la Croix-Rouge. Ita-Rosa apprend la mort de son mari fusillé le 24 novembre sur ordre de la Gestapo. C'est Alexandre qui va reconnaître son corps. Léon, transféré de Montluc à Drancy, est déporté le 17 décembre par le convoi n° 63 à Auschwitz où il est assassiné. Arrêtées le 6 avril 1944 à Izieu, Mina et Claudine sont déportées de Drancy à Auschwitz le 30 juin par le convoi n° 76 avec 159 autres enfants juifs et assassinées le 2 juillet. Elles ont 9 et 5 ans.

De la rafle à l'assassinat

D'avril 1943 au 6 avril 1944, la «Colonie d'Enfants Réfugiés» d'Izieu, accueille 105 enfants pour tenter de les soustraire aux persécutions antisémites de l'Europe en guerre. La maison sert de lieu de passage à certains de ces enfants, avant qu'ils soient pris en charge par une famille d'accueil, une autre colonie ou une filière pour gagner la Suisse. Le 6 avril 1944, 44 enfants sont encore présents. Après avoir été arrêtés par les nazis, leur sort est sans issue.

La rafle du 6 avril 1944

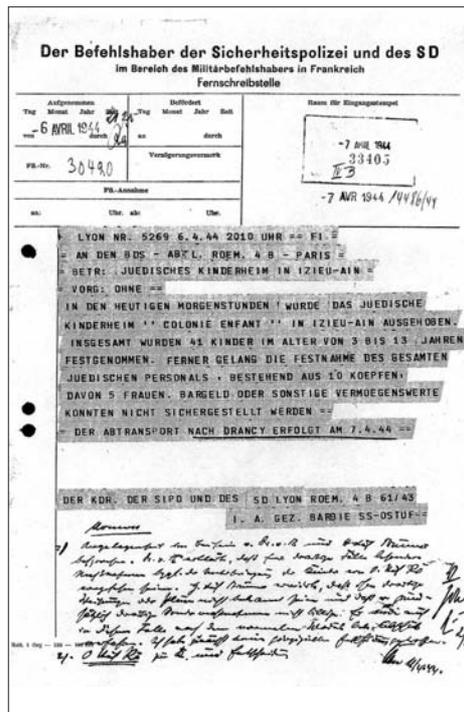
Le 6 avril 1944 s'annonce comme une journée magnifique. Léon Reifman, ancien moniteur, retourne à Izieu pour retrouver sa sœur Suzanne, son neveu Claude et ses parents Eva et Moïse: «Je voulais revoir ma famille pour les vacances pascales. En cours de route, j'ai pris deux grands garçons qui étaient au collège de Belley. Et nous sommes repartis pour Izieu, par le car. Par ailleurs, le 6 avril, on sentait déjà que la guerre touchait à sa fin. Alors, il y avait une sorte d'ambiance euphorique.»

Il reste tout juste deux mois avant le débarquement des forces anglo-américaines sur les plages de Normandie. Arrivé vers 8h30, Léon embrasse ses parents puis monte à l'infirmerie voir sa sœur: «Nous sommes restés à bavarder cinq ou dix minutes et la sonnette d'en bas avertissait qu'il fallait que les enfants et les adultes descendent pour le petit-déjeuner.» Suzanne redescend en direction du réfectoire. Soudain, des soldats allemands font irruption dans la maison. Léon a juste le temps de remonter les escaliers et de sauter par une fenêtre. Tout va très vite. Sur ordre de deux officiers de la Gestapo de Lyon, une quinzaine de soldats de la Wehrmacht regroupent avec violence tous les

occupants sur le palier. Les enfants et les adultes sont jetés dans deux camions comme de vulgaires marchandises. Les cris et les pleurs se font entendre. Le convoi quitte la colonie aussitôt.

Un enfant non-juif relâché

Quelques kilomètres plus bas, les Allemands marquent un arrêt au hameau de La Bruyère devant la confiserie Bilbor qui approvisionne la colonie en sucreries. Ils doivent alimenter en bois les camions qui fonctionnent au gazogène. Le personnel assiste à la scène. Parmi eux, il y a Geneviève Pichon, la sœur de la concubine du père de Michel Wucher, un enfant non juif de 8 ans, placé à la colonie d'Izieu pour des raisons matérielles. Celui-ci reconnaît sa tante et l'appelle. Intrigués les Allemands demandent des explications. Après discussion, le jeune Wucher est finalement relâché. Dans ce type d'opération, seuls les Juifs sont pourchassés car l'objectif des nazis est uniquement génocidaire. Le convoi prend alors la route de Lyon. Pour les enfants et leurs éducateurs, c'est le début de la chaîne qui mène à



Télégramme signé par Klaus Barbie le 6 avril 1944

Mémorial de la Shoah / CDJC

l'extermination.

« La Colonie d'Enfants Réfugiés » d'Izieu est « liquidée » sur ordre du chef de la Gestapo de Lyon, le SS-Obersturmführer Klaus Barbie. Cette rafle est déclenchée à un moment où la situation militaire des Allemands est critique. Les rumeurs d'un débarquement s'intensifient. Le front de l'Est est quasiment perdu. En France, les maquis mènent des actions virulentes contre les armées d'occupation. Et pourtant, la Gestapo se mobilise pour arrêter 44 enfants réfugiés dans un hameau situé alors à plus de 4 heures de Lyon.

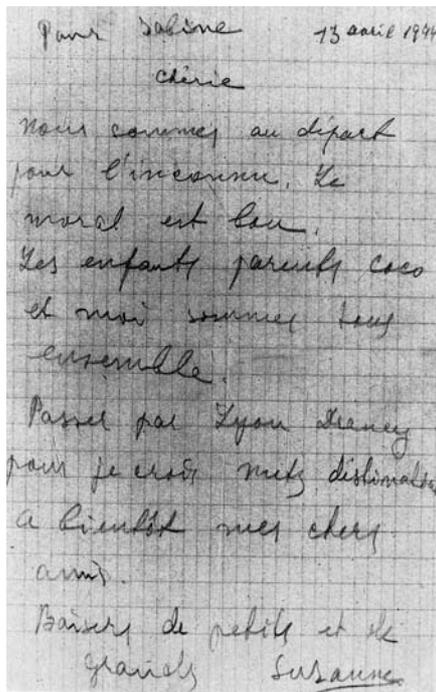
Cette rafle s'inscrit dans le cadre d'une guerre totale contre les Juifs en dépit des impératifs militaires. Il y a deux guerres : celle classique des conquêtes militaires ; celle spécifique de l'extermination de tous les Juifs.

De la prison Montluc au camp de Drancy

Dans l'après-midi du jeudi 6 avril 1944, les 44 enfants et les 7 adultes raflés à la colonie d'Izieu, arrivent à la prison du fort Montluc à Lyon. Ils sont conduits dans des cellules. Il n'y a ni lits, ni paillasses. Ils sont chacun à leur tour interrogés. La Gestapo veut tout savoir : d'où ils viennent, les liens avec les familles. Mina Halaunbrenner, 8 ans, reconnaît-elle Klaus Barbie, l'homme qui six mois plus tôt a arrêté son père et son frère ?

Ils passent la nuit du jeudi 6 au vendredi 7 avril à la prison de Montluc. Le 7 avril, ils sont menottés puis escortés en tramway jusqu'à la gare de Perrache. Ils sont alors mis dans un wagon de voyageurs réservé, direction Drancy, via Paris. Ce jour-là, 90 personnes sont transférées de Lyon à Drancy. Arrivées à la gare de Lyon, on les fait monter dans des bus. Ils traversent Paris jusqu'à Drancy, en banlieue nord-est, plus précisément à la Cité de la Muette. Il s'agit d'un ensemble de bâtiments de quatre étages en forme de U. Anti-chambre de la mort, Drancy est le dernier lieu d'internement des Juifs de France avant la déportation vers les camps d'extermination. Depuis le 2 juillet 1943, le camp est géré par l'administration allemande.

Les enfants et les adultes d'Izieu sont les premiers à être enregistrés à Drancy le samedi 8 avril sous les n° 19 185 à n° 19 235, soit 51 personnes. À la baraque de fouille, l'argent et tous les objets de valeur sont prélevés.



Ci-dessus :

Message de Suzanne Reifman adressé à Sabine Zlatin (depuis Drancy au départ pour Auschwitz).
« Pour Sabine, 13 avril 1944, Chérie, nous sommes au départ pour l'inconnu. Le moral est bon. Les enfants, parents, Coco et moi sommes tous ensemble. Passer par Lyon, Drancy pour je crois Metz destination. À bientôt mes chers amis. Baisers de petits et de grands. Suzanne ».

Les conditions de vie sont très sommaires. Les bâtiments sont grisâtres, entourés de barbelés avec à l'extérieur les gendarmes français qui montent la garde. Il fait froid. Il manque des fenêtres et des portes. Le sol est nu en béton brut et les cloisons intérieures ne sont pas construites. Il y a quelques lits en bois à étages. Pour les toilettes, il faut se rendre de l'autre côté du camp à l'entrée. Il y a seulement quelques points d'eau. Pour tous les internés, c'est l'attente interminable, l'incertitude du sort qui les attend.

La déportation vers Auschwitz

Le jeudi 13 avril au matin, les internés désignés pour le convoi n° 71 descendent les escaliers pour être rassemblés dans la cour. Parmi eux, 34 des 44 enfants d'Izieu et 4 des 7 éducateurs. Ils montent dans des autobus pour être dirigés non loin de Drancy, à la gare de Bobigny. Le convoi n° 71 est composé de 1500 personnes, dont plus de 600 hommes et 800 femmes, parmi lesquels se trouvent 148 enfants de moins de 12 ans et 295 de moins de 19 ans. Simone Jacob (Veil), 16 ans, est également dans le convoi avec sa mère et sa sœur. Il y a aussi de nombreuses familles

comme Barnett et Louise Greenberg et leurs neuf enfants, Salomon et Clara Sefhira et leurs sept enfants. Tous sont parqués dans des wagons à bestiaux. Il y a de la paille, quelquefois un bidon d'eau et un tonneau pour les besoins. Chaque compartiment est fermé puis le train part en direction de l'est pour Auschwitz en Pologne, via l'Allemagne. Les 34 enfants d'Izieu sont très probablement entassés dans les trois derniers wagons dit « sanitaires ». Le trajet dure trois jours et trois nuits.

La sélection pour l'extermination systématique des enfants

Le convoi arrive à Auschwitz le 15 avril dans la nuit. Il s'arrête sur la rampe n° 2 dite « Judenrampe » située à 800 mètres d'Auschwitz II-Birkenau. Les 1 500 personnes sont « déchargées » sur un quai à proximité de la gare de marchandises. L'une des éducatrices, Léa Feldblum, est poussée hors du train avec les enfants trop petits pour descendre du wagon en sautant. Les SS crient.

Les enfants pleurent. Sur le quai, un médecin SS dirige le processus de sélection entre « aptes » au travail et « inaptes », envoyés en camion directement à la chambre à gaz.

Une jeune femme déportée, Edtih Klebinder, est désignée par les SS comme interprète. Elle assiste alors à la « sélection » :

« Dans le dernier wagon, il y avait un groupe d'enfants.

Alors le SS m'a fait poser la question: demandez si les personnes qui se trouvent là, les adultes, étaient parents avec les enfants. J'ai posé la question et la personne qui m'a répondu m'a dit :

- "Non, mais nous sommes presque des mères adoptives".

- "Voulez-vous rester avec ces enfants?"

- "Bien sûr."

C'était rassurant. C'était le personnel à qui ils étaient habitués.

Quand ils les ont fait descendre, ils descendaient gentiment. Ils étaient sans doute fatigués, comme nous autres, parce que trois jours dans un train à wagons plombés,

ce n'était pas du repos. Ils se tenaient tous ensemble. Alors, ils sont descendus du wagon et, au fur et à mesure, ils leur disaient: "Montez sur les camions, vous arriverez plus vite".

Avant, ils avaient fait monter les personnes âgées, les femmes enceintes, alors on s'est dit: ils vont sûrement quelque part, ailleurs. Et alors, après, on a posé des questions, les jours suivants: "Il doit y avoir un autre camp, il doit y avoir quelque part les enfants, les personnes âgées?". (...) Il y en a une qui répondait:

- "Mais t'as pas compris?"

- "Non."

- "Et bien regarde les cheminées".

C'étaient les chambres à gaz.»

Les 34 enfants d'Izieu sont dirigés vers les structures d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau. Les corps sont brûlés. Les cendres sont dispersées dans de petites mares situées à proximité des fours crématoires. Parmi les enfants d'Izieu assassinés : Albert Bulka, le plus jeune de la colonie, 4 ans ; Jacques Benguigui qui venait juste d'avoir 13 ans ; Egon Gamiel, 9 ans. Sur les 1 500 hommes, femmes et enfants du convoi n° 71, 1 265 sont gazés à l'arrivée.

Aucun enfant ne survit car aucun n'est sélectionné pour le travail. Un enfant déporté à Auschwitz n'a aucune chance de survie.

Parmi les 91 femmes ayant survécu, il y a Simone Jacob (Veil) et l'une des éducatrices d'Izieu, Léa Feldblum.

Huit autres enfants et deux éducateurs d'Izieu sont déportés puis assassinés à Auschwitz par les convois n° 72, n° 74, n° 75 et n° 76, entre le 20 avril et le 30 juin 1944. Dans le dernier convoi se trouvent Claudine et Mina Halaunbrenner, 5 et 9 ans, ainsi que l'éducatrice Mina Friedler et sa petite fille Lucienne de 5 ans.

Un cas unique: le convoi n° 73

Le lundi 15 mai, 878 hommes sont appelés pour composer le convoi n° 73. Miron Zlatin, le directeur de la colonie en fait partie. Tous les hommes du convoi sont dans la force de l'âge à l'exception de 12 garçons âgés de 12 à 17 ans. Parmi eux Arnold Hirsch, 17 ans et Théodor Reis, 16 ans. Ils n'ont pas été sélectionnés par les nazis comme enfants mais comme adultes.

C'est un convoi spécial. Ces hommes sont tous déportés en Europe du Nord, vers la Baltique. Trois jours après le départ, ce convoi s'arrête à Kaunas en Lituanie.

10 wagons sont détachés. 600 hommes sont emprisonnés au Fort n° 9 puis certains sont transférés au camp de Pravieniskes à 20 km. Il n'y aura que deux survivants. Le reste du convoi, 5 wagons, environ 300 hommes, prend la direction de l'Estonie pour Tallin (Reval) avant d'être parqué dans la prison Paterei. Il n'y aura que 20 survivants.

Au cours de cette longue déportation, la trace de Théo et Arnold se perd. Impossible de savoir s'ils sont tués en Lituanie ou en Estonie comme Miron. Employé dans une carrière, il fut fusillé à la fin du mois de juillet 1944 probablement après avoir participé à une action de « l'opération 1005 » dont la mission était de déterrer les corps des Juifs fusillés en 1941-1942 avant de les brûler. Les prisonniers juifs, après avoir terminé leur besogne, étaient systématiquement exécutés.

Aucun des 44 enfants d'Izieu ne survit à sa déportation. Des 7 éducateurs, il n'y a qu'une rescapée : Léa Feldblum. 11 516 enfants juifs sont déportés de France. Les enfants, pour la moitié, ont été arrêtés par la police ou la gendarmerie française puis livrés aux nazis, le plus souvent de la zone non-occupée. Un peu moins d'une centaine survivra aux camps. Il s'agit de ceux arrivés à Auschwitz après novembre 1944 lorsque Himmler donna l'ordre de stopper les gazages.

Les enfants au KL Auschwitz-Birkenau

L'étude historique de la présence des enfants dans les camps nazis présente les plus grandes difficultés du fait des lacunes des sources documentaires et de la rareté des travaux historiques disponibles en français. La source principale de la présente étude est le travail non encore traduit en français de l'historienne polonaise Helena Kubica, chapitre VIII du tome II du livre *Auschwitz 1940-1945, Central issues in the history of the camp, the prisoners, their life and work*. Il faudrait aussi définir exactement le terme de camp et le terme d'enfant.

Il y a eu des enfants et des adolescents dans un nombre limité de camps : enfants juifs avec leur mère épouse de prisonnier de guerre ou otage à Bergen-Belsen, enfants internés à Maïdanek, enfants nés à Ravensbrück d'une mère enceinte avant son arrestation, enfants déplacés d'Auschwitz à la fin de la guerre vers Buchenwald ou Bergen-Belsen, enfants internés à Auschwitz pour des raisons particulières. On donnera le nom d'«enfants» aux détenus jusqu'à 14 ans et «adolescents» entre 14 et 18 ans. Il sera question essentiellement des enfants et du camp de concentration d'Auschwitz.

Officiellement il n'y a pas d'«enfants» à Auschwitz. Les documents officiels ne connaissent que des «mineurs» ou des «adolescents». Quand ils ont été enregistrés comme détenus, ils ont reçu des numéros dans la même série que les adultes et il est donc difficile de connaître leur nombre avec précision. On peut cependant estimer que sur les 1 300 000 personnes déportées à Auschwitz, 232 000 étaient des enfants ou des adolescents. 216 000 de ces

enfants et adolescents étaient juifs soit 93,10 %. Les enfants juifs hongrois représentent 41,7 % et les enfants juifs polonais 30,6 %. L'écrasante majorité des enfants a été assassinée à son arrivée. Par exemple sur les 90 000 enfants hongrois seulement 370 ont été enregistrés dans le camp soit 0,4 % ou, par exemple pour les enfants juifs déportés de France à Auschwitz, sur 9 800 environ dont 8 000 Français (nés en France), 256 ont été enregistrés soit 2,6 %. Evidemment l'enregistrement dans le

camp ne garantit nullement la survie. Ainsi sur les 256 originaires de France enregistrés à leur arrivée, selon les travaux d'Helena Kubica, seulement 19 adolescents et 3 enfants ont survécu. Il n'y a pas eu d'enfants (moins de 14 ans) déportés de France qui n'étaient pas juifs mais c'est le cas aussi pour la Hongrie, les Pays-Bas, la Belgique, l'Italie, l'Allemagne ou l'Autriche. Les seuls enfants qui n'étaient pas juifs détenus à Auschwitz furent des Tziganes (1 100, 4,7%), des Polonais (3 120, 1,3%), des Soviétiques (1 100, 0,5%) et des Yougoslaves (120, 0,05%).

Ci-dessous: Auschwitz – Birkenau, printemps 1944. Juifs hongrois marchant vers les chambres à gaz



Les enfants tziganes

Les Tziganes arrivèrent essentiellement du Reich (Allemagne et Autriche) et du Protectorat de Bohême-Moravie à Birkenau au début de 1943. Sur 21 000 personnes, il y avait près de 9 500 enfants de moins de quatorze ans. Ils furent internés dans le «*Camp des familles tziganes*», secteur B11e. Ils furent mieux traités que les autres détenus: les familles ne furent pas séparées, les détenus pouvaient garder leurs vêtements civils, leurs cheveux ne furent pas coupés, ils purent garder leur biens et ils ne furent pas soumis à un travail épuisant. Le camp contenait un jardin d'enfants et une école mais aussi des laboratoires

« médicaux » où exerçait le docteur Mengele. Le block 30 contenait une maternité où sont nés 378 enfants enregistrés (sur les 680 enfants nés à Birkenau). Cependant les conditions sanitaires étaient celles de Birkenau c'est-à-dire catastrophiques. Les enfants, très nombreux, furent les premières victimes des épidémies de typhus et de fièvre typhoïde. Les SS qui craignaient la contagion dans l'ensemble du camp firent construire à l'intérieur même du camp des Tziganes un système d'épouillage des vêtements à l'air chaud. Mais les maladies décimaient le camp, en particulier la noma, une gangrène qui avait disparu d'Europe et qui dévorait la chair du visage des enfants tziganes. Le 2 août 1 400 personnes dont 105 enfants furent expédiées dans des camps vers le Reich et près de 2 900 personnes, hommes femmes et enfants, furent gazées et le camp des Tziganes liquidé. En octobre 1944, 800 enfants et adolescents tziganes qui avaient été envoyés d'Auschwitz à Buchenwald furent ramenés à Auschwitz et assassinés.

Les enfants polonais

Parmi les premiers Polonais résistants internés à Auschwitz se trouvaient des adolescents. Au cours de l'année 1941, par exemple, près de 400 adolescents garçons sont arrivés à Auschwitz. À partir d'avril 1942 on vit arriver aussi des adolescentes de moins de 18 ans. C'est à la fin de novembre 1942 que commencent à arriver des enfants avec leurs parents déportés de la région de Zamosc d'où les Polonais ont été chassés par les Allemands qui voulaient établir dans cette région une colonie germanique. Les enfants juifs de Zamosc ont été assassinés à Belzec et à Sobibor où arrive en février 1943 un train chargé de 500 cadavres d'enfants qui a particulièrement frappé les cheminots témoins polonais. Certains Polonais non juifs furent jugés dignes d'être germanisés, ceux jugés dignes d'être les esclaves des Allemands furent envoyés dans le Reich, les

autres, dont 119 enfants, furent envoyés à Auschwitz. 91 de ces enfants sont morts dans le camp. Les garçons ont été assassinés par des injections de phénol dans le cœur. La plupart des filles sont mortes du typhus à Birkenau au cours de l'année 1943.

Il est également arrivé à Auschwitz des enfants et adolescents polonais de Varsovie après l'insurrection d'août 1944 : 684 enfants et 750 adolescents. On peut encore visiter à Birkenau le Block 13 (Block des enfants) du secteur Bla du camp des femmes orné de dessins où les filles de Zamosc (enfants et adolescentes) et les filles et garçons de Cracovie ont été internés avec leurs mères. Parmi les condamnés à mort du Tribunal d'exception du Block 11, au camp principal, se trouvaient des enfants polonais, surtout accusés de vols de nourriture.

Les enfants soviétiques

Selon un ordre de Himmler, des enfants, filles et garçons, suspectés d'être des partisans ont été internés à Auschwitz. D'autres sont arrivés de Maidanek en avril 1944. Il y avait même étrangement des garçons de onze ans parmi les prisonniers de guerre.

Les enfants juifs de différents pays européens

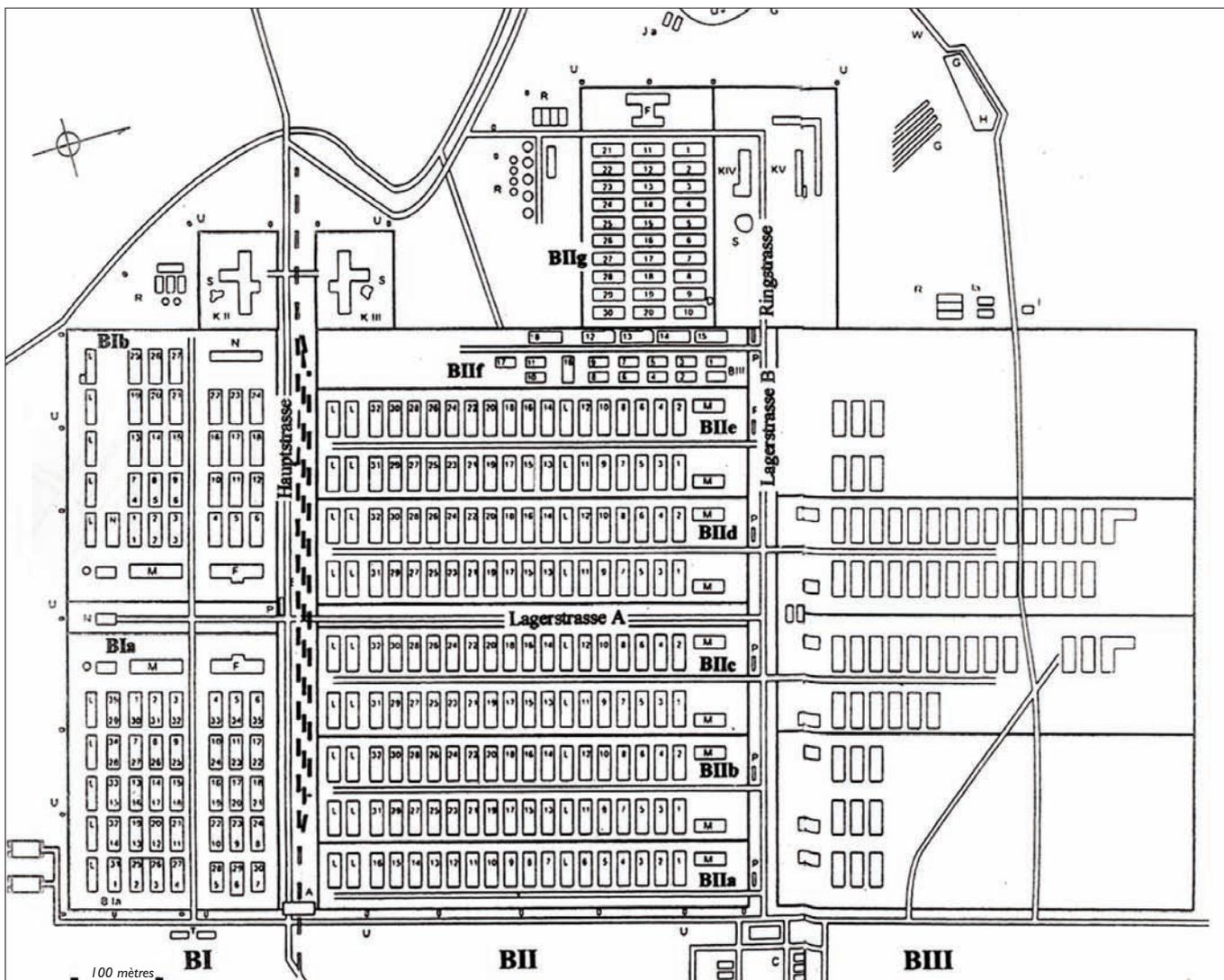
La règle générale, à partir d'avril 1942, était que les enfants et adolescents juifs jugés non capables de travailler étaient sélectionnés et assassinés dans les chambres à gaz à leur arrivée. Les nouveau-nés d'une mère juive sélectionnée pour le travail mais arrivée enceinte dans le camp étaient également systématiquement assassinés. De très rares enfants cependant ont échappé à la sélection soit en raison du manque d'attention des SS soit parce qu'ils avaient l'air plus âgé et étaient capables de travailler.

Les premiers arrivés furent des enfants juifs déportés avec leur famille de Haute-Silésie, du Gouvernement Général (l'est de la Pologne occupée) et de Slovaquie, représentant environ un quart ou un tiers des convois. Les



© Album d'Auschwitz - Yad Vashem

informations les plus précises, grâce aux travaux exceptionnels de Serge Klarsfeld fondés sur les listes nominatives du camp de Drancy, concernent les enfants juifs venus de France. Ainsi, de mars 1942 à novembre 1944, sur les 69 000 personnes déportées de France à Auschwitz, on compte 7 400 enfants et 2 400 adolescents. Le plus grand nombre d'enfants et adolescents a été déporté en 1942, particulièrement au mois d'août où les enfants et adolescents représentent près de la moitié des déportés. Les convois arrivaient aussi de Belgique où sur les 25 000 Juifs de Belgique, 20% étaient des enfants et adolescents et même, pour les convois arrivés en septembre 1942, près du tiers des déportés. À partir de juillet 1942, sont arrivés les convois de Juifs du camp de Westerbork (Pays-Bas). Sur les 60 000 Juifs hollandais déportés, 16% étaient des enfants et adolescents. À partir des archives concernant 31 700 déportés, on compte 3 840 enfants et 970 adolescents. La seule exception à la règle a concerné un convoi arrivé le 6 juin où tous les enfants y compris l'un d'eux qui avait 2 ans ont été enregistrés dans le camp. Ce convoi comportait des techniciens hautement qualifiés de l'entreprise Philips, très précieux pour les Allemands qui ont sans doute pensé que le travail serait plus efficace si ces spécialistes n'étaient pas préoccupés du sort de leurs



Franciszek Piper (dir), *Auschwitz, camp de concentration et d'extermination, Musée d'Auschwitz-Birkenau, 1998.*

KL Auschwitz II-Birkenau

BI, BII, BIII : Première, deuxième et troisième (inachevée, appelée « Mexique ») tranches de construction du camp de Birkenau

BIa : Camp pour les femmes de différentes nationalités

BIla : Camp de quarantaine pour les détenus de différentes nationalités

BIlb : Camp familial pour les Juifs déportés du camp-ghetto de Theresienstadt

BIlc : Camp de transit réservé aux Juifs déportés pour la plupart de Hongrie

BIle : Camp familial réservé aux Tziganes

E : Voie de raccordement et rampe où, à partir de mai 1944, parvenaient les convois ; lieu de sélection des Juifs

F : Douches et désinfection, et aussi lieu de réception des nouveaux convois

G : Emplacement des bûchers sur lesquels, en plein air, étaient incinérés les cadavres

H : Fosse commune des soldats soviétiques

I : Première chambre à gaz provisoire

J : Seconde chambre à gaz provisoire

KII, KIII, KIV, KV : structures d'extermination : chambres à gaz et crématoires

S : Lieux où étaient versées les cendres des victimes

femmes et de leurs enfants.

Il est arrivé aussi des enfants juifs de Yougoslavie, de Norvège, d'Allemagne et d'Autriche. Le cas des Juifs venus de Theresienstadt en Tchécoslovaquie est particulier. 46 212 personnes ont été déportées de ce camp dont 2 653 adolescents et 3 807 enfants. Les convois arrivés du mois d'octobre 1942 au mois de septembre 1943 furent traités comme les autres c'est-à-dire que les enfants ont été envoyés directement dans les chambres à gaz de Birkenau. Mais de septembre 1943 à mai 1944 des convois entiers, hommes, femmes, enfants ont été internés sans sélection dans le « Camp des familles de Theresienstadt » à Birkenau (secteur BIlb). Le plus jeune de ces enfants avait moins de deux mois. Mais il y a toujours des exceptions : le 7 octobre, un convoi de 1 313 juifs polonais du ghetto de Bialystok venant de Theresienstadt, dont 1 260 enfants et

adolescents, a été directement gazé à son arrivée.

Comme pour les Tziganes du secteur BIIIe, les Juifs internés au camp des familles furent un temps moins mal traités que les autres détenus : si les hommes et les plus grands garçons étaient détenus dans des blocks distincts de ceux des femmes, des filles et des petits garçons et ne pouvaient se rencontrer que pendant une heure avant l'appel du soir, l'ensemble des détenus n'était pas soumis aux sélections des plus faibles pour les chambres à gaz, le secteur contenait un « hôpital » (Blocks 30 et 32 et une « école et jardin d'enfants » (Block 31), le travail se faisait à l'intérieur du secteur BIlb lui-même et une correspondance avec l'extérieur était possible. Les nouveau-nés n'étaient pas tués dès leur naissance. Cette situation dura six mois. Mais début mars 1944, les SS imposèrent

aux Juifs de Theresienstadt d'envoyer de bonnes nouvelles à leurs proches ou à leurs amis par la distribution de cartes portant la date du 25 mars 1944. Puis 3 800 des détenus arrivés en septembre 1943, hommes femmes, enfants furent envoyés dans le secteur de quarantaine (BIIa) d'où ils devaient soi-disant être envoyés dans un autre camp. Ils ont été assassinés dans la nuit du 8 au 9 mars. Seuls les jumeaux furent momentanément épargnés pour les expériences du docteur Josef Mengele. De nouveaux déportés de Theresienstadt arrivèrent alors dans le camp des familles en mai 1944 qui finit par détenir 11 000 personnes.

Le 2 juillet, une première sélection a concerné 3 500 hommes et femmes jeunes et valides envoyés dans des camps de travail extérieurs et une centaine d'adolescents qui, internés au camp des hommes, rejoignirent un kommando de 500 adolescents qui s'y trouvait déjà. Puis les 11 et 12 juillet les 7 000 détenus qui restaient dans le camp des familles, parfaitement conscients du sort qui les attendaient, ont été assassinés dans les chambres à gaz.

Un passage inoubliable du film *Shoah* de Claude Lanzmann décrit la vie et la mort des Juifs de Theresienstadt à Birkenau en s'appuyant sur les témoignages de Rudolf Vrba et Filip Müller. En particulier, Vrba fait revivre la figure exceptionnelle d'un Juif allemand d'une trentaine d'année, Freddy Hirsch qui s'était occupé de l'éducation des enfants et était devenu « en quelque sorte le chef spirituel du camp des familles ». Lorsque l'ordre de la liquidation du camp arriva à la connaissance de Freddy Hirsch, celui-ci ne put se décider à participer à une révolte craignant pour le sort des enfants dont il était comme le « père ». Ainsi que le montre de manière pathétique dans *Shoah*, Raul Hilberg pour Adam Czerniaków qui, dans le ghetto de Varsovie, ne put se résoudre à l'assassinat des enfants et, déchiré, choisit la mort volontaire, Hirsch s'est également suicidé quand il a pris conscience

de la mort inéluctable des enfants. À partir de mars 1943, les Juifs grecs arrivèrent à Auschwitz. Jusqu'en août 1943, sur les 55 000 personnes déportées, on compte 13 000 enfants et adolescents qui furent pour la plupart assassinés à leur arrivée. Sur les 7 400 Juifs italiens, on compte 2 000 enfants et adolescents assassinés à leur arrivée. Mais le groupe le plus important est constitué par les Juifs de Hongrie où le nombre d'enfants étaient particulièrement élevé : 90 000 enfants et adolescents sur 438 000 déportés. Mais le rythme d'arrivée par rapport à la capacité d'assassinat d'Auschwitz fut tel que certains convois ne subirent pas de sélection et furent envoyés dans les camps de transit, les garçons avec les hommes dans le secteur BIIa (l'ancien camp des Tziganes), les filles avec les femmes dans le secteur BIIc et dans le camp inachevé « Mexiko ». Les victimes des sélections furent surtout les enfants dans les camps de transit de Birkenau.

Au cours de l'année 1944 les enfants juifs venant des camps liquidés de Lituanie et d'Estonie ou de camps dans le Reich arrivèrent aussi à Auschwitz. Pour certains convois, tous les enfants furent massacrés, pour d'autres ils furent enregistrés dans le camp. Les enfants survivants du camp de Plaszów à Cracovie furent aussi tués à Birkenau.

Conclusion: vie et mort des enfants à Auschwitz

Si les adolescents furent employés comme les adultes au travail forcé, en principe, les enfants de moins de quatorze ans ne devaient pas être affectés à un kommando de travail. On les retrouvait utilisés comme domestiques à tout faire (appelés *pipel* dans le jargon du camp) par les chefs de block ou les kapos. On sait que le docteur Mengele recherchait particulièrement les jumeaux dont il s'occupait avec une apparente humanité avant de les assassiner pour ses expériences. Il s'agissait surtout d'enfants tziganes et juifs. Il reste encore à Birkenau des traces de



© Album d'Auschwitz - Yod Vashem

la baraque de 350 jumelles et jumeaux juifs de Mengele qui s'est livré sur eux à toutes sortes d'expériences de radiologie et de chirurgie.

Nadine Fresco a exprimé de manière déchirante « *La douleur des enfants* » (selon le titre d'un chapitre du livre *La mort de Juifs*, Seuil, 2008), quelquefois déportés seuls, séparés de leurs parents et de leurs proches. À Auschwitz, désespérés, sans soutien, sans la force physique et intellectuelle nécessaire au combat pour leur survie, la plupart des enfants et adolescents qui avaient, comme Anne Frank (15 ans, morte à Bergen-Belsen) échappé à la sélection n'ont pas survécu. C'est pourquoi les récits des enfants survivants nous sont si précieux, entre tous : par exemple Ruth Klüger et Simone Lagrange (13 ans à leur arrivée à Auschwitz) Ida Grinspan (14 ans), Henri Borlant, Maurice Cling (15 ans), Simone Veil (16 ans). Mais aussi, avec ces enfants et adolescents juifs, celle que Charlotte Delbo, dans son groupe de résistantes françaises appelait *Poupette*, Simone Alizon (16 ans).

Jean-François Forges,
historien

Exceptions

Thomas Geve

Le parcours de Thomas Geve, Juif allemand né en 1929, est une exception. Déporté à Auschwitz en juin 1943, il échappe à la sélection pour la mort. Il a l'air plus grand que son âge et est considéré comme apte au travail. Dans le système concentrationnaire nazi, son enfance est niée et Thomas n'est qu'une force de travail parmi d'autres. Il a la chance de traverser ces épreuves et de survivre. Evacué en janvier 1945 vers Buchenwald, il fait partie des 903 enfants et adolescents qui sortent vivants de ce camp.

Thomas Geve est né en Allemagne, en octobre 1929 à Stettin au bord de la mer baltique. Il n'a pas encore trois ans lorsque Hitler accède au pouvoir, en janvier 1933.

En 1935, il rencontre pour la première fois ses grands-parents qui habitent Berlin. Dans cette ville, il est alors émerveillé par les miracles de la technologie, les escaliers roulants, les tramways électriques et le métro. Aujourd'hui encore, ces choses continuent de fasciner l'ingénieur qu'il est devenu.

Le père de Thomas, chirurgien juif allemand, ne peut bientôt plus exercer sa profession. Après les pogroms de novembre 1938, il décide de quitter l'Allemagne et rejoint l'Angleterre. Il tente d'y faire venir sa femme et son fils, mais la guerre éclate en septembre 1939 et les frontières se ferment. D'octobre 1938 à juin 1943, Thomas Geve vit à Berlin avec sa mère, essentiellement chez ses grands-parents. Sa mère travaille comme ouvrière de nuit dans une usine de Berlin.

En 1942, toutes les écoles juives sont fermées. Thomas trouve alors un travail au cimetière juif de Berlin-Weissensee, d'abord comme jardinier, puis comme fossoyeur.

Arrêté en juin 1943 avec sa mère à Berlin, Thomas Geve est déporté à Auschwitz. Il a treize ans. Le 29 juin 1943, il est enregistré comme prisonnier dans le camp d'extermination et de concentration d'Auschwitz et porte le matricule 127003.

Il a l'air plus grand que son âge. Lors de la sélection, il est considéré par les SS comme étant apte au travail. Il rejoint le groupe de jeunes déportés



destinés à devenir maçons. Les enfants de moins de quinze ans sont normalement directement envoyés à la chambre à gaz. Thomas Geve raconte qu'à cette époque, il est le plus jeune – à l'exception d'un autre garçon, tzigane, du nom de Jendros – des 18 000 détenus hommes du camp d'Auschwitz I. Sa mère est envoyée à Birkenau et travaille à l'Union Fabrik. Elle ne survit pas.

En janvier 1945, devant l'approche des Soviétiques, les nazis commencent à évacuer le camp d'Auschwitz. Jetés dans des wagons à ciel ouvert, Thomas Geve et d'autres prisonniers sont envoyés vers le camp de Buchenwald, via le camp de Gross-Rosen.

Le 11 avril 1945, jour de la libération de Buchenwald, Thomas fait partie des 903 enfants et adolescents qui sortent vivants du camp. Avant ce jour, il n'a jamais connu la liberté.

Trop faible pour être évacué, il reste encore plus d'un mois dans le baraquement où il se trouve, le block 29. C'est là qu'il réalise une série de soixante-dix-neuf dessins miniaturisés en couleurs, de la taille d'une carte postale, censés expliquer les divers aspects de la vie concentrationnaire. Il les fait essentiellement dans le but de raconter à son père la situation telle qu'elle a réellement existé et tout ce qu'il a traversé pendant vingt-trois

mois de déportation.

En juin 1945, Thomas est envoyé dans une maison de convalescence pour enfants, en Suisse, le centre de Zugerberg. Il y complète ses dessins.

À la fin du mois de décembre 1945, il part rejoindre son père à Londres. Il vient de passer quatre ans sans aller à l'école, et se met à étudier avec acharnement, parvenant à passer son baccalauréat en 1947.

Il a dix-sept ans. Il poursuit ses études et devient ingénieur des travaux publics.

En 1950, il quitte l'Angleterre et s'installe en Israël où il vit aujourd'hui.

À travers ses dessins, rien de la barbarie nazie ni de la solidarité qui naît de la plus extrême misère n'échappe à Thomas Geve.

Volkhard Knigge, directeur de la Fondation des mémoriaux de Buchenwald et Mittelbau Dora les décrit : *« deux d'entre eux sont des plans très exacts, réalisés comme une vue aérienne, des camps d'Auschwitz-Birkenau et de Buchenwald; d'autres traitent, avec des légendes d'une précision lexicale, du quotidien des détenus, de leur nourriture, des maladies, du langage dans le camp, des différents signes de classification des détenus utilisés par les SS. (...) Ils expliquent sans sentimentalisme, ni autre appel à la morale, comment fonctionnaient les camps, au même titre qu'on pourrait expliquer le fonctionnement d'une machine ou le déroulement d'une expérience: les choses se passaient comme ci et comme ça, et puis comme ceci et comme cela, et ainsi de suite... jusqu'à l'infini. Chaque dessin est une coupe chirurgicale, la représentation laconique de l'inflexibilité et de l'absurdité. »*

«Malgré un style enfantin, les dessins de Thomas Geve
révèlent une maturité et un niveau artistique remarquables,
une capacité rare à exprimer l'âme humaine
et donc l'échec de la politique nazie.»

Avner Shalev,
président du directoire du musée de la Mémoire des martyrs et
des héros de l'Holocauste de Yad Vashem.

Thomas Geve a fait don de ses dessins en 1985 au Musée de Yad Vashem à Jérusalem.
Son oeuvre graphique est le témoignage unique dans l'histoire de la déportation d'un « enfant-historien ».

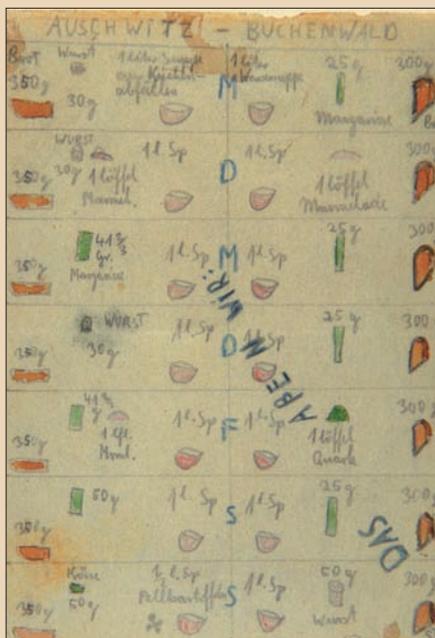
Arrivée à la rampe.

Auschwitz, juin 1943. J'ai treize ans. C'est la sélection. On décide qui vivra, qui mourra. Mon père est en Angleterre et se bat aux côtés des Alliés. Je suis séparé de ma mère. Elle n'est pas revenue des camps. Ma tante préférée, Ruth, me disait jadis qu'il y avait toujours eu et qu'il y aurait toujours des gens « bons » et des gens « méchants ».



La nourriture – Auschwitz et Buchenwald.

Ma capacité d'imagination était parfaite. [...] Quand j'avais faim, je me remplissais l'estomac de pâte de foie, de boudin ou de saucisson à l'ail, de saucisses de Francfort ou de salamis imaginaires. Le summum était d'arriver à me faire monter l'eau à la bouche en pensant au dimanche où nous recevions 50 grammes de saucisse du camp, ce qui allait constituer un festin de roi. Chaque gramme en plus était vital. Sur les marches de la mort, pendant les évacuations, nous n'avions plus rien à manger. Pendant les derniers jours de l'existence du camp de Buchenwald, on ne nous distribuait même plus nos rations.



La désinfection – le tatouage des déportés.

Nous avançons vers les tables. Un jeune déporté russe me prit le bras gauche et commença à le tatouer à l'aide d'une plume à pointe double qu'il trempait dans de l'encre bleue. Il le faisait doucement, presque précautionneusement, mais cela me procurait tout de même la douleur ininterrompue d'innombrables piqûres. Un autre déporté, un Schutzhäftling, remplissait l'inévitable paperasserie. Plus de 100 000 autres avant moi avaient subi la même chose, produite en double exemplaire : un dossier pour le camp, un autre pour la Gestapo.



Matricules et signes distinctifs.

Des êtres furent déportés vers Auschwitz venant de l'Atlantique à l'Oural, de Scandinavie jusqu'en Grèce; 400 000 y furent enregistrés et tatoués. Plus de quatre fois plus furent directement entassés dans les chambres à gaz. Il n'y avait pas de camp pour les enfants, pour les vieux, pour ceux qui étaient affaiblis, pour les invalides et pour les malades.

Un jour de semaine à Auschwitz.

Tout commençait très vite, dès cinq heures du matin. Le soir, vers sept heures, après le travail, nous ressentions toute la souffrance de nos corps épuisés par le travail. À sept heures et demie, beaucoup dormaient déjà, les autres s'endormaient vers huit heures et demie. Peu de gens savent que beaucoup de détenus allemands ont été soumis à cet emploi du temps pendant 4 453 jours et nuits. Quand Hitler vint au pouvoir, je venais d'avoir trois ans. Je n'ai jamais vraiment su ce que le mot « liberté » signifiait.



Appel jusqu'à tard dans la nuit.

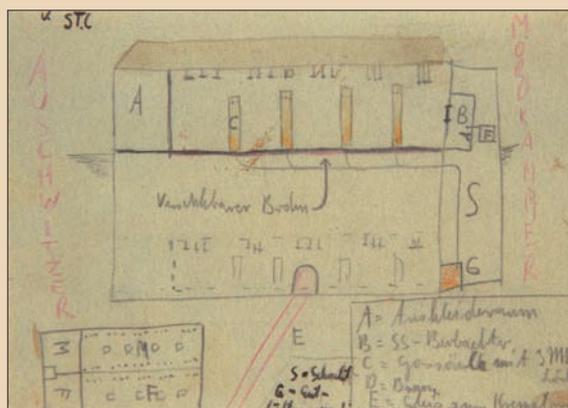
L'appel quotidien, au cours duquel nous nous tenions en rangs de dix au garde-à-vous pendant qu'un sous-officier SS nous comptait de sa main gantée et du haut de son arrogance, était chaque fois pour nous le rappel de notre totale inexistence pour les SS. Quand le comptage des détenus ne tombait pas juste par rapport aux chiffres de la comptabilité (et cela arrivait presque toutes les semaines), l'appel se renouvelait et se prolongeait pendant des heures. Cela excitait ces figures incarnées du sadisme de voir tout un camp de « sous-hommes » épuisés, livrés là tout à leur pouvoir de grâce et de disgrâce. Et les nazis apprenaient vite à en profiter.

Auschwitz est évacué.

Cette scène en dit plus long que tous les autres dessins. Chaque détenu représenté porte son maigre trésor contre lui et tient souvent quelque chose à la main. Tous les dossiers sont jetés au feu. C'est la fin d'une époque, mais la liberté tant espérée est encore loin.

Les arrivages de Tziganes.

J'avais déjà vu des familles et groupes de Tziganes qui avaient été mis en attente au block 8. Nous étions séparés d'eux par un barbelé et par des fenêtres opacifiées, mais nous les avions cependant vus arriver. C'était un mélange de jolies filles en costume régional, de femmes en haillons et d'hommes vêtus de bottes et de costumes paysans – tout un peuple bigarré que l'on ne pouvait oublier de sitôt. Rien qu'à leur habillement, nous savions d'où ils venaient; et à leur misère, depuis combien de temps ils étaient au camp. Seules leurs pensées nous sont restées inconnues. Les Tziganes sont un peuple nomade qui vient du nord de l'Inde, des « Aryens » qui, pour la plupart, sont de religion chrétienne et ont servi sous le drapeau allemand. Mais tout cela ne changea rien à leur destin.



Une chambre à gaz.

Un jour, ordre fut donné de tous les liquider : hommes, femmes, enfants. Alors qu'ils se traînaient désespérés vers la chambre à gaz, ils croisèrent un officier qui cherchait des recrues pour l'école des maçons. Schorsch fut sauvé. C'est lui qui le premier m'a raconté comment Birkenau était le bois de la mort. C'est alors que j'ai compris que nous avions souffert les mêmes choses, et depuis j'ai toujours cherché à en savoir plus sur mes camarades tziganes.



Exceptions

Les enfants français dans le « camp de l'étoile » de Bergen-Belsen

En France, sous le régime de Vichy, les femmes et les enfants juifs avaient un statut particulier lorsque leur père ou leur mari était prisonnier de guerre. Dans les camps de prisonniers de guerre de l'armée allemande, la « Wehrmacht », les soldats juifs français étaient généralement traités dans le respect de la convention de Genève de 1929. Cette convention les protégeait des persécutions perpétrées à l'encontre des Juifs et devait également s'appliquer à leur femme et à leurs enfants en France: le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre (SDPG) et divers lieux d'accueil régionaux appelés « Maison du Prisonnier » œuvraient dans ce but. Mais, dans les faits, plusieurs enfants juifs de prisonniers de guerre furent malgré tout arrêtés et internés dans des camps en France pour être ensuite déportés dans des camps d'extermination nazis.

Le camp de concentration de Bergen-Belsen

Un groupe de femmes et d'enfants juifs de prisonniers de guerre fut déporté dans le camp de concentration de Bergen-Belsen. Plus de 50 000 déportés sont morts dans ce camp, de faim, de maladie, de froid et suite à de mauvais traitements; Bergen-Belsen n'était toutefois pas équipé de chambres à gaz et aucune expérimentation médicale réalisée sur des détenus ne s'y déroula. Les enfants et les femmes de prisonniers de guerre français étaient parqués à Bergen-Belsen dans le « camp de l'étoile ». Il s'agissait d'une section spécifique du camp de concentration, dans laquelle les nazis consignaient des Juifs venant de différents pays sous occupation allemande. Ils voulaient échanger ces détenus juifs contre des citoyens allemands internés dans des pays ennemis.

Les prisonniers de guerre juifs et leurs familles en France

Plus d'un million de prisonniers de guerre venus de France restèrent plusieurs années dans des camps de la « Wehrmacht » allemande avec parmi eux près de 10 à 15 000 Juifs. Une partie de ces hommes étaient mariés et avaient des enfants. Pour ces femmes et ces enfants, leur absence était non seulement source d'inquiétude quant au sort réservé aux prisonniers de guerre, mais elle se traduisait aussi par des difficultés financières et matérielles car l'État ne fournissait qu'une aide insignifiante aux familles. Pour les familles juives, les conditions de vie étaient plus

difficiles du fait de la législation anti-sémite.

Les familles et les prisonniers de guerre avaient la permission d'échanger des cartes postales et de courtes lettres. Mais la correspondance était limitée à un certain nombre de lettres et de lignes par mois et devait obligatoirement passer par le service de censure du camp. Les familles envoyaient aussi des colis aux prisonniers de guerre; la plupart du temps, ces colis contenaient de la nourriture et des vêtements.

Les rafles de juillet 1942

La plupart des femmes et des enfants juifs de prisonniers de guerre savaient



Propriété privée de Jacques Saurel

Henri Szwarzenberg, le père de Jacques Saurel, en uniforme de la Légion étrangère française, 1940. Polonais d'origine, il s'était porté volontaire comme beaucoup d'étrangers juifs vivant en France.



Propriété privée de Jacques Saurel

Berthe Szwarzenberg, portant l'étoile jaune, entourée de ses enfants Jacques, Alice, Roger et Irène. Cette photographie faite début octobre 1942 à Paris était destinée au père prisonnier de guerre en Allemagne.

qu'ils étaient protégés par leur statut et que pour cette raison, ils ne pouvaient être mis en détention. Ils étaient toutefois témoins du sort de leurs parents : par exemple, les grands-parents de Jacques Saurel et son oncle furent arrêtés lors de la « Rafle du Vélodrome d'Hiver » en juillet 1942. Lors de cette rafle contre des Juifs étrangers, et malgré des engagements contraires, des femmes de prisonniers de guerre furent aussi mises en détention. Suite à des contestations, quelques-unes d'entre elles furent relâchées. Cette remise en liberté faisait toutefois figure d'exception : Paulette et Rosette Widawski, dont le père était prisonnier de guerre, furent arrêtées en même temps que leur mère, le 16 juillet 1942 à Nancy. Les deux filles furent ensuite séparées de leur mère et parquées dans différents foyers jusqu'à la fin du mois de juillet 1944. Leur mère, Frajda, fut emprisonnée et déportée à Auschwitz le 27 juillet 1942, d'où elle ne revint jamais.

Arrestations et internement en France

Par peur de la persécution, d'autres femmes et enfants juifs de prisonniers de guerre tentèrent de quitter la zone occupée en direction du sud de la France : fin juillet 1942, Francine Christophe et sa mère furent arrêtées lorsqu'elles s'apprêtaient à franchir la ligne de démarcation. Lors de leur arrivée dans le camp de transit de Drancy, Marcelle Christophe réussit à se faire enregistrer en tant que « femme de prisonnier », ce qui les protégea et lui évita dans un premier temps, à elle comme à sa fille, d'être déportée. Avec d'autres femmes et enfants de prisonniers de guerre, elles restèrent dans différents camps d'internement jusqu'en mai 1944 : Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande.

Après leur libération ou leur évasion, les prisonniers de guerre et leur famille n'étaient plus protégés : Victor Perahia fut arrêté avec son père (ancien prisonnier de guerre libéré) et sa mère le 15 juillet 1942 à Saint-Nazaire. Son père fut déporté

le 20 août 1942 à Auschwitz d'où il ne revint pas. Victor et sa mère furent emprisonnés et arrivèrent en septembre 1942 dans le camp de transit de Drancy. Aidée par d'autres femmes, sa mère put prétendre que son père était encore prisonnier de guerre en Allemagne, un statut qui les protégea dans un premier temps de la déportation.

Les «femmes de prisonniers» à Drancy

Les «femmes de prisonniers» et leurs enfants appartenaient à une catégorie particulière de détenus à Drancy étant donné qu'ils ne devaient pas être immédiatement déportés. Certaines femmes de prisonniers de guerre étaient contraintes au travail forcé dans les camps d'Austerlitz, de Léviton et de Bassano à Paris. Des enfants furent transférés de Drancy dans des foyers pour enfants de la région parisienne, mais étant toujours inscrits dans les registres, les autorités pouvaient à tout moment venir les y chercher. Toutes les femmes dont le mari était prisonnier de guerre n'étaient par pour autant reconnues en tant que «femmes de prisonniers» – on ne connaît pas le nombre de ces femmes qui furent déportées malgré leur statut censé les protéger.

Pendant leur internement dans le camp de Drancy, les «femmes de prisonniers» et leurs enfants étaient témoins de la déportation de milliers d'autres Juifs. Parmi eux se trouvaient aussi nombre de proches et de connaissances. Entre-temps, des enfants et des femmes de prisonniers de guerre toujours plus nombreux étaient internés : Jacques Saurel et Albert Bigelman furent arrêtés avec leur mère lors d'une rafle en février 1944. Les femmes et les enfants craignaient d'être déportés même s'ils savaient qu'ils étaient mieux protégés que d'autres.

La déportation à Bergen-Belsen

Début mai 1944, 84 «femmes de prisonniers» et 54 enfants furent déportés de Drancy à Bergen-Belsen ainsi que, fin juillet 1944, 23 enfants

et 83 «femmes de prisonniers» supplémentaires. Parmi eux, Paulette et Rosette Widawski. Elles avaient été placées dans des foyers de la région parisienne pour enfants juifs où elles furent arrêtées fin juillet 1944, tout comme 250 autres enfants. Seuls 15 de ces 250 enfants furent déportés à Bergen-Belsen comme Paulette et Rosette en tant qu'enfants de prisonnier de guerre ; tous les autres furent transférés à Auschwitz pour y être tués.



Propriété privée de Thierry Bourrie

Grâce à cette carte postale d'un Français qui travaillait à Hanovre, Régine Gutierese (sic!) apprit que sa sœur Hélène Woland et ses deux enfants, Arlette et Jeanne, avaient été déportés dans la région d'Hanovre. L'hypothèse selon laquelle elle se trouvait à Hambourg ou avait été déportée dans un camp de prisonnier de guerre (Stalag) était donc fausse.

L'arrivée à Bergen-Belsen

À leur arrivée à Bergen-Belsen, les femmes et les enfants étaient choqués par le traitement brutal administré par les gardes. L'une des premières expériences dans le camp était une douche commune, pendant laquelle les vêtements étaient aussi décontaminés. Au début, cette douche avait lieu à intervalles réguliers jusqu'à ce qu'elle soit complètement supprimée par la suite. Jacques Saurel raconte sa première douche :

« Dans la baraque des douches nous devons nous déshabiller en commun, femmes et enfants. Parmi nous il y a des femmes jeunes et moins jeunes, nos mamans et leurs enfants, filles et garçons du tout petit jusqu'à l'adolescent. Comme tous les enfants de ma génération j'ai été élevé dans le respect, la pudeur, et de la nudité je ne connaissais que la mienne. Je n'ai jamais vu ma sœur aînée nue et encore moins Maman.

Nous sommes là tous, dénudés, gênés, ne sachant où porter notre regard. Je n'ose regarder Maman et, pourtant, c'est vers elle que je me tourne. J'attends qu'à son tour, elle me regarde et que dans ses yeux je trouve un apaisement, un réconfort. Cette gêne nous envahit tous, nos mains sont le seul et faible rempart pour sauvegarder cette part de dignité qui nous reste et que l'on nous vole. Mais l'attente est longue, très longue avant que l'eau ne coule au-dessus de nos têtes et nous occupe, nous faisant oublier la présence et les regards ironiques des soldats qui nous surveillent [...] »¹

L'appel au « camp de l'étoile »

De par leur expérience à Drancy, les femmes et les enfants connaissaient déjà la vie dans un camp d'internement mais les conditions d'hébergement, d'alimentation, d'hygiène et de latrines étaient bien plus dures à Bergen-Belsen. L'appel quotidien, souvent fait à plusieurs reprises, était particulièrement pénible, comme en témoigne Albert Bigielman :

« L'appel du matin, hiver comme été, pouvait durer de deux à trois heures.

Il se peut qu'il ait duré plus longtemps encore, certains jours. Les SS s'amusaient à le prolonger en faisant croire que les comptes étaient faux et devaient être refaits, plusieurs fois de suite. Au "garde-à-vous", en silence.

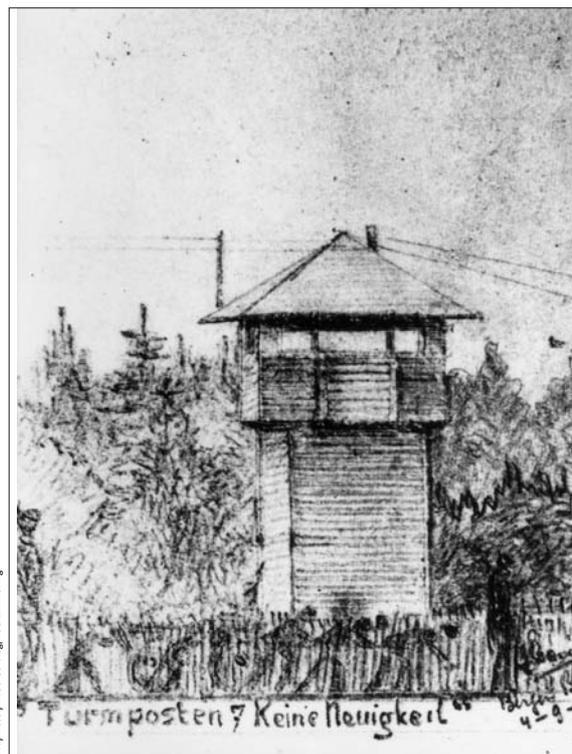
Il y avait des coups donnés, des évanouissements, et des morts. Ces appels si longs, du fait de notre affaiblissement progressif, sont devenus de plus en plus pénibles. Mes pieds étaient glacés et engourdis, et ma tête vide. »²

Les conditions d'existence au « camp de l'étoile »

Pendant la journée, les femmes du « camp de l'étoile » devaient travailler dans divers ateliers à découdre de vieilles chaussures ou uniformes. Au début, certaines femmes libérées de leurs autres tâches veillaient sur les enfants. Mais avec l'aggravation permanente des conditions d'approvisionnement, les enfants avaient de plus en plus de difficultés à se concentrer sur les jeux ou les devoirs. Ils ne pensaient plus qu'à une seule chose : la faim. Jacques Saurel parle du pain, la denrée la plus précieuse, fournie avec la soupe que l'on allongeait de plus en plus :

« Le pain [...] nous est distribué de plus en plus rarement, de façon irrégulière et quand nous en recevons, il faut le protéger, le cacher car parmi nous il y a des vols. Le meilleur moyen est de le garder sur soi. Il faut savoir résister à l'envie de le dévorer en une seule fois et avoir la volonté de l'économiser pour les autres jours. [...] Avec un couteau que nous avons réussi à garder, je coupe le pain en tranches minces une pour chacun, la ration qui nous revient. »³

Plusieurs femmes et enfants recevaient des cartes postales ou même des colis d'hommes ou de pères détenus dans des camps de prisonniers de guerre. Parfois, des colis de la Croix-Rouge étaient aussi distribués. Ces envois montraient non seulement aux femmes et aux enfants qu'on ne les oubliait pas mais ils les encourageaient aussi à tenir bon. Les cartes postales échangées entre des camps de prisonniers de



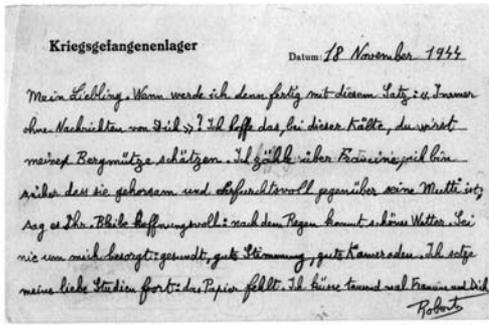
Propriété privée de Siegfried Emmering

Dessin de Siegfried Emmering, médecin au « camp de l'étoile » de Bergen-Belsen : « Mirador 7. Rien de nouveau. » Devant la clôture, au-dessous du mirador, le dessinateur trace grossièrement les esquisses d'un commando de travail: des hommes tirant une charrette.

2. (Albert Bigielman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen*, p. 92-93)

3. (Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen*, p. 121)

1. (Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen*, p. 103-104)



Propriété privée de Francine Christophe

Carte postale de l'officier Robert Christophe provenant du camp d'officiers prisonniers (Oflag) X C, destinée à sa femme Marcell internée au camp de Bergen belsen.

Verso :

Camp de prisonniers de guerre.

18 novembre 1944.

«Ma Chérie. Comment supporter cette phrase: «Toujours sans nouvelles de ta part»? J'espère que par ce froid, tu apprécieras mon bonnet de montagne. Je compte sur Francine, je suis certain qu'elle sera toujours obéissante et respectueuse envers sa mère, dis-le lui. Garde espoir: après la pluie viendra le beau temps. Ne te fais jamais de souci pour moi: bonne santé, bonne humeur, bons camarades. Je continue mes chères études: le papier manque. Je vous embrasse mille fois, Francine et toi. Robert.»

guerre et le camp de concentration de Bergen-Belsen devaient être rédigées en allemand et passer par le service de censure.

Les Françaises d'Auschwitz à Bergen-Belsen

Au printemps et en hiver 1944, de nombreux détenus d'autres camps de concentration arrivèrent à Bergen-Belsen. Francine Christophe raconte comment des femmes et des enfants du « camp de l'étoile » essayaient de prendre contact avec d'autres détenus venus de France : «Avec l'avancée des Russes, les Allemands vident une partie des camps situés sur leur passage. Des milliers de déportés prennent la route d'Auschwitz à Bergen-Belsen. À pied. Les plus épuisés tombent; on les achève. Et c'est ainsi que l'enceinte voisine de la nôtre se remplit un jour d'êtres humains qu'on dit avoir été des femmes. Le bruit court qu'il y a des Françaises qui furent avec nous à Drancy, à Beaune, à Pithiviers. Nous nous y précipitons.

Je les aperçois... maigres, hâves, le crâne rasé ou presque, vêtues du costume rayé des bagnards, pieds nus dans des socques de bois. [...] Nous posons des questions. Nous voulons savoir. À travers le grillage, questions et réponses s'entrecroisent, s'emmêlent, se cognent. [...] Morts, tous morts. [...] «Et Guy? dis-je timidement. – En fumée. Au sens propre.» Je hurle: «En fumée, au sens propre? Vous voulez dire qu'on l'a brûlé? – Oui, tous les enfants sont brûlés.»⁴

Le spectacle de la mort

Avec des conditions de vie toujours plus dures dans le camp surpeuplé, la mort était devenue un spectacle quotidien. Albert Bigelman décrit ses impressions sur les personnes mourantes :

«Je revois en permanence ces cadavres ambulants en plein hiver, et ces personnes vivant encore, couchées et immobiles. On ne pouvait faire la différence entre un vieux et un jeune, car tous avaient la même allure. Je me souviens comment ils mouraient les yeux ouverts, épuisés, n'ayant plus la force de rien faire. Ils ne

criaient pas, ils n'étaient pas en colère, ils gémissaient, ils demandaient, à nous qui les voyions, dans notre enclos d'où nous étions témoins oculaires de cette incroyable déchéance, juste un peu de nourriture. Je me souviens de ces morts couverts de neige. À force, on ne ressentait rien, on regardait seulement. Je ne tremblais pas, sauf de froid.»⁵

L'évacuation du «camp de l'étoile»

Début avril 1945, le « camp de l'étoile » de Bergen-Belsen fut évacué. Les détenus furent transportés en direction du ghetto de Terezin (ou Theresienstadt). Un convoi d'évacuation, dans lequel se trouvaient notamment onze Françaises, fut libéré à Magdeburg par des troupes américaines. Un autre convoi d'évacuation, comprenant des femmes et des enfants déportés de France, fut libéré par des troupes soviétiques à proximité du village de Tröbitz. De nombreux détenus moururent du typhus pendant le transport et après la libération. Cette maladie et l'affaiblissement des détenus firent de nombreuses victimes. Au début, on ne connaissait pas le lieu de séjour des femmes et des enfants arrivés de France et libérés par les troupes soviétiques. Des officiers faits prisonniers de guerre qui avaient eux aussi été libérés entre temps, cherchaient donc leurs femmes et leurs enfants disparus. En mai 1945, ils furent repérés dans le village de Tröbitz, dans la zone d'occupation soviétique. Les derniers enfants et femmes furent rapatriés en France fin juin 1945. Treize femmes et quatre enfants de prisonniers de guerre français trouvèrent la mort à Bergen-Belsen au cours de l'évacuation du « camp de l'étoile » ou dans les semaines qui suivirent la libération.

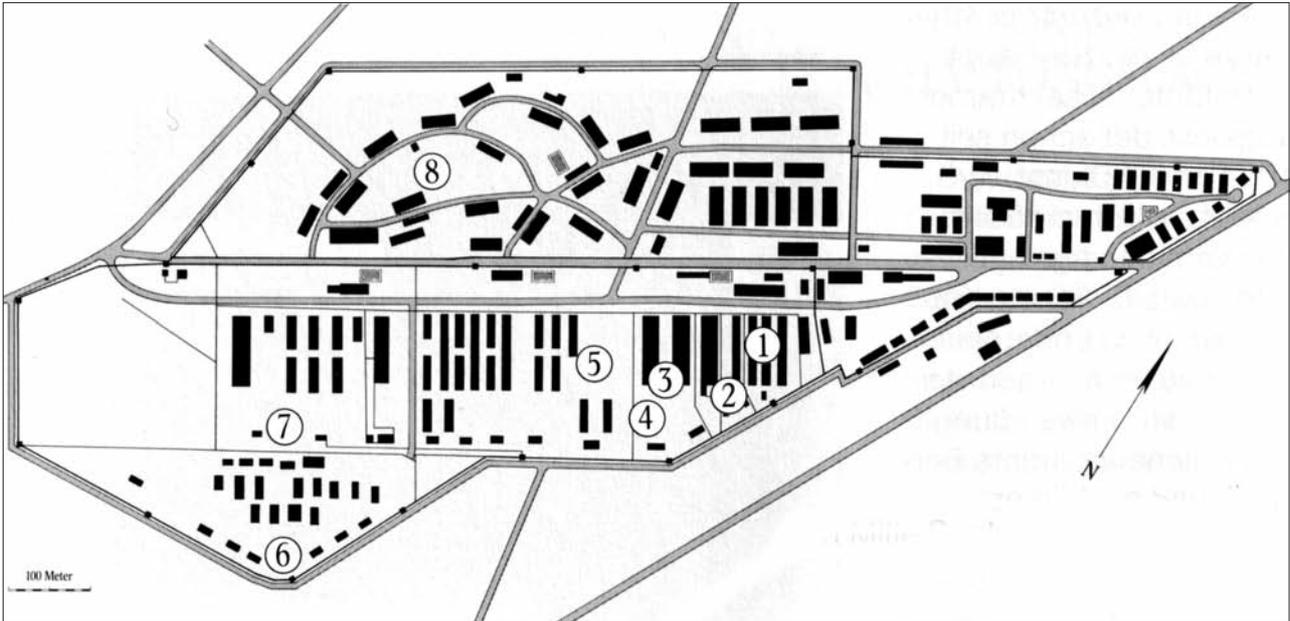
Janine Doerry

doctorante en histoire contemporaine - collaboratrice du Mémorial de Bergen-Belsen. Elle poursuit ses recherches sur les enfants français à Bergen-Belsen dans le cadre de sa thèse: «Les prisonniers de guerre juifs de France et leurs familles dans la Shoah»

4. (Francine Christophe, Une petite fille privilégiée, p. 129-131)

5. (Albert Bigelman, J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen, p. 100)

Cet article a été traduit de l'allemand par Claudia Bingel-Cannell



**Plan du camp de Bergen-Belsen:
Subdivision du camp de Bergen-Belsen
à la mi-septembre 1944**

(Gedenkstätte Bergen-Belsen)

Le camp de concentration de Bergen-Belsen était subdivisé en secteurs distincts, où les déportés étaient soumis à des conditions de détention différentes, selon les directives de la SS.

1. camp des hommes

À partir de mars 1944, c'est dans ce secteur du camp qu'envoyés par d'autres camps de concentration, furent internés les détenus tombés malades ou incapables de travailler. Les conditions dans ce secteur furent particulièrement dures.

2. camp des hommes

Dans le camp des neutres vivaient plusieurs centaines de Juifs ressortissants de pays neutres : Espagne, Portugal, Argentine, Turquie...

3. camp spécial

Vers le milieu de 1943, plusieurs milliers de Juifs polonais furent déportés dans le camp spécial. Jusque vers juillet-août 1944, sauf environ 350 personnes, ils furent en grande partie déportés à Auschwitz, où ils furent assassinés.

4. camp des Hongrois

Le camp des Hongrois fut instauré en juillet 1944 pour les Juifs hongrois. Ils faisaient l'objet de pourparlers entre certaines organisations juives de l'étranger et Himmler, qui négociait leur rachat contre rançon en espèces et en marchandises.

5. camp de l'étoile

Le camp de l'étoile contenait les «Juifs d'échange» au sens strict: quelque 4 000 personnes, parmi lesquelles les 77 enfants et 168 femmes de prisonniers de guerre français. Ce camp était ainsi nommé parce que les détenus devaient porter l'étoile juive sur leur tenue civile.

6. camp des femmes

À partir de l'automne 1944, des détenus qu'on éloignait des camps de concentration proches du front affluaient de plus en plus nombreux à Bergen-Belsen. En janvier 1945, l'ancien lazaret (hôpital) des prisonniers de guerre (8) fut inclus dans le camp de concentration de Bergen-Belsen. C'est là-bas et dans le secteur du magasin d'habillement des SS et des ateliers (7) qu'on déplaçait le camp des femmes.

7. magasin d'habillement de la Waffen-SS, ateliers

8. hôpital militaire pour prisonniers de guerre soviétiques et camp pour internés militaires italiens

Ouvrages et articles

Biscarat Pierre-Jérôme,
**Dans la tourmente de la Shoah :
les enfants d'Izieu**, Neuilly-sur-Seine,
Michel Lafon, 2008

Biscarat Pierre-Jérôme,
**Les enfants d'Izieu, 6 avril 1944 :
un crime contre l'humanité**,
Veurey, Le Dauphiné Libéré, 2003

**Izieu, mai 1943/6 avril 1944,
des enfants juifs en sursis**,
Collection du nez en l'air – hors série,
Le Moutard/Maison d'Izieu, 2006

Conan Eric,
**Sans oublier les enfants.
Les camps de Pithiviers et
de Beaune La Rolande.
19 juillet-16 septembre 1942**,
Paris, Librairie générale française,
Le Livre de Poche, 2006

Coquio Catherine et Kalisky Aurélie
(textes choisis et présentés par)
**L'Enfant et le Génocide -
Témoignages sur l'enfance
pendant la Shoah**,
Editions Bouquins, 2007

Grynberg Anne,
Les camps de la Honte,
La Découverte, 1991

Klarsfeld Serge,
**Les enfants d'Izieu :
une tragédie juive**, Paris,
Les Fils et Filles des Déportés Juifs de
France, 2000

Laloum Jean,
**L'UGIF et ses maisons d'enfants :
Témoignages**,
in Le Monde juif n° 139, juillet-septembre
1990, p. 121-134 :
Entretien avec Paulette et Rosette Widawski

Pechanski Denis,
**Les camps en France,
l'internement 1938-1946**,
Paris, Gallimard, 2002

La Maison d'Izieu accueille
du 12 janvier au 3 mai 2009
l'exposition des dessins de
Thomas Geve,
*Il n'y a pas d'enfants ici -
Auschwitz, Gross-Rosen, Buchenwald -
Dessins d'un enfant-historien*.

L'Amicale des Anciens Déportés
de Bergen-Belsen a réalisé
pour le concours le DVD
*Les enfants juifs de prisonniers de guerre
déportés à Bergen-Belsen en 1944*,
mis gratuitement à la disposition
des enseignants et disponible
à la Maison d'Izieu.

Témoignages

Bigelman Albert,
J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen,
Paris, Le Manuscrit, 2005

Bohny-Reiter Friedel,
Le journal de Rivesaltes 1941-1942,
Carouge-Genève, éditions Zoé, 1993

Christophe Francine,
**Une petite fille privilégiée.
Une enfant dans le monde
des camps 1942-1945**,
Paris, L'Harmattan, 1996

Cling Maurice,
Un enfant à Auschwitz,
L'Atelier/FNDIRP, réédition 2008

Geve Thomas,
**Il n'y a pas d'enfants ici -
Dessins d'un enfant survivant
des camps de concentration**,
Jean-Claude Gawsewitch Editeur, 2009

Grinspan Ida,
Poirot-Delpech Bertrand,
J'ai pas pleuré,
Paris, Pocket, 2003

Lagrange Simone,
**Coupable d'être née.
Adolescente à Auschwitz**,
Paris, L'Harmattan, 2001

Perahia Victor,
Mon enfance volée,
Association Familles et Amis des Déportés
du Convoi 8, 2006

Rouveyre Miriam,
Enfants de Buchenwald,
Paris, Julliard, 1995

Saurel Jacques,
**De Drancy à Bergen-Belsen, 1944-1945.
Souvenirs rassemblés d'un enfant déporté**,
Paris, Le Manuscrit, 2006

Nous remercions tout particulièrement
pour leur contribution :
Janine Doerry, historienne, collaboratrice
du Mémorial de Bergen-Belsen
Jean-François Forges, historien.

Nous remercions l'Association française
Buchenwald, Dora et Kommandos
pour tout ce qui concerne le parcours
et les dessins de Thomas Geve.

Nous remercions également
le Mémorial de la Shoah / CDJC,
le Musée de Yad Vashem, les Archives
Départementales des Pyrénées Orientales,
le Musée d'Etat d'Auschwitz-Birkenau,
Alexandre Halaunbrenner, Jacques Saurel,
Francine Christophe, Thierry Bourrie,
Siegfried Emmering, le Mémorial de Bergen-
Belsen, l'ONAC et le Bleuët de France.

MAISON

mémorial des enfants juifs exterminés

D'IZIEU

La Maison d'Izieu perpétue le souvenir des 105
enfants et des adultes juifs qui y avaient trouvé refuge
à partir de mai 1943. Sur ordre de Klaus Barbie,
44 enfants et 7 adultes furent arrêtés le 6 avril 1944,
puis déportés. Léa Feldblum fut l'unique survivante.
Lieu d'histoire et de mémoire tourné vers le présent,
la Maison d'Izieu consacre ses activités à l'information
et à l'éducation de tous les publics sur le crime contre
l'humanité et les circonstances qui l'engendrent. Elle
mène un travail de recherche historique sur la colonie
d'Izieu et élargit la réflexion sur la notion de crime
contre l'humanité et sur la transmission, la mémoire et
sa construction.

La Maison d'Izieu est ouverte au public :
en semaine de 9 h à 17 h
samedi de 14 h à 18 h
dimanche et jours fériés de 10 h à 18 h

de mi-juin à mi-septembre :
tous les jours, de 10 h à 18 h 30

fermeture annuelle :
vacances scolaires de Noël,
week-ends de décembre et de janvier

MAISON D'IZIEU
mémorial des enfants juifs exterminés
70 route de Lambraz
01300 IZIEU
tél : 0033 (0)4 79 87 21 05
fax : 0033 (0)4 79 87 59 27
courriel : izieu@alma.fr
et prochainement
info@memorializieu.eu
site Internet : www.izieu.alma.fr
et prochainement
www.memorializieu.eu

Une équipe pédagogique
est à la disposition des enseignants,
des scolaires et des étudiants :
Marie-Ange Baron,
marie-ange.baron@orange.fr
Pierre-Jérôme Biscarat,
biscarat@hotmail.com
Tél : 04 79 87 20 08

Et les professeurs relais de la DAAC
de Lyon
Sylvie Haution
Gérard Mola
Collège du Bugéy
113 rue du 5^{ème} RTM, 01300 Belley
Tél : 04 79 81 02 18

Centre de documentation
Accès sur rendez-vous.
Stéphanie Boissard,
stboissard@orange.fr

Document réalisé par la Maison d'Izieu.
Rédaction :
Marie-Ange Baron
Pierre-Jérôme Biscarat
Kathel Houzé